

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

L'YVAIN DE CHRÉTIEN DE TROYES

ÉTUDE CRITIQUE

BY

A. JOAN BRUMLIK

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

SEPTEMBER, 1965



UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled L'YVAIN DE CHRÉTIEN DE TROYES: ÉTUDE CRITIQUE submitted by A. JOAN BRUMLIK in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

October 4, 1965

ABSTRACT

The *Yvain* of Chrétien de Troyes has generally been regarded as a narrative celebrating the ideal of Arthurian chivalry. Yvain himself, according to the accepted view, successfully undergoes a series of trials which mark his progress towards a well-defined goal: worthiness to become a full-fledged knight of Arthur's court on the model of Gauvain. While opinion varies as to whether Yvain's love for his wife Laudine is in conflict with this ideal or dependent on the attainment of it, the notion is widely supported in present criticism that the poem regards the Arthurian ideal as worthy and valuable. The evidence adduced to support this theory ranges from internal evidence to sociological and historical considerations, and even beyond to the study of the possible sources.

The present thesis offers a new interpretation based on a thorough analysis of the text. It suggests that the needs and ultimate goals of Yvain are in conflict with the abstract ideals of Arthurian society whose actual practice is irresponsible and frequently destructive. The poem presents the struggle of an individual towards a definition of reality which will allow him to harmonize the various aspects of his personality, specifically in this case Yvain's concept of knightly duty and his love for his wife. The obstacle to the successful completion of this quest is the rigidity and ultimate uselessness of the Arthurian abstractions of *prouesse*, *courtoisie* and *honneur*. The problem for Yvain is to find a definition of these concepts in human, personal, and therefore useful terms.

His solution lies in action tempered with thought of personal responsibility, although, like many another hero, his understanding of his own situation and the obstacles which face him is never completely lucid. It seems clear that the poem offers a criticism of the thoughtless and uncritical acceptance of such an abstract and conscienceless rule of conduct as the Arthurian code. It is hoped that this new basic interpretation will facilitate future detailed discussion of the significance of this twelfth-century romance.

REMERCIEMENTS

Je suis reconnaissante au professeur H.S. Robertson de ses conseils et de son aide au cours de mon travail, et à mon mari qui a manifesté une patience inépuisable pendant la préparation de cette thèse.

A.J.B.

TABLE DES MATIERES

Chapitre I

INTRODUCTION

En général, les critiques de l'oeuvre de Chrétien de Troyes trouvent le conflit essentiel de l'*Yvain* dans une lutte entre l'amour et la chevalerie. Selon eux, Yvain gagne l'amour de Laudine, l'épouse et la quitte à la recherche de l'honneur chevaleresque; par orgueil ou par légèreté, il perd cet amour en oubliant de revenir le jour fixé, et devient fou de chagrin; il s'ensuit une période de rédemption qui commence avec la défense de la dame de Noiroison et qui se termine par un combat dans lequel Yvain se montre l'égal de Gauvain, le meilleur chevalier arthurien, et se rend donc digne du pardon de sa dame.

Dans cette interprétation de base, il y a diverses nuances de critique qu'il importe d'exposer afin de préciser la position de ces critiques par rapport à celle de cette thèse. Considérons d'abord le conflit central du poème. M. Frappier voit un conflit entre les obligations du mariage et l'idéal de l'aventure chevaleresque dont le dénouement représente un compromis entre la souveraineté de la dame et la vie chevaleresque du héros.[1] Mme Lot-Borodine, par contre, comprend le dénouement d'une façon toute différente:

> Et le chevalier sans peur plie comme un roseau devant cette femme, pourtant la sienne, qui peut par une seule parole briser son coeur ou le guérir pour toujours.
>
> Par un symbolisme profond, la dernière entre-vue d'Yvain et de Laudine est pareille à la première. Ici comme là, nous voyons le chevalier agenouillé humblement aux pieds de sa dame, idole adorée au sourire cruel.[2]



Pour elle, Yvain représente la révolte vaine de l'homme au nom de la chevalerie contre la toute puissance de l'amour. M. Cohen voit un conflit entre l'amour et la chevalerie et trouve la femme toute-puissante mais d'une doctrine "un peu bourgeoise, et par là anti-courtoise, puisqu'elle concilie l'aventure et la vie matrimoniale".[3] M. Reiss trouve un conflit entre le monde extérieur, la vie d'un guerrier, et le monde intérieur, la vie d'un amant; ce conflit finit par la réconciliation des deux.[4] Pour M. Pauphilet les aventures d'Yvain sont des démonstrations courtoises qui expient sa faute aux yeux de sa dame qui reste souveraine jusqu'à la fin.[5] Pour M. Bayrav qui conçoit tout le roman en termes de la courtoisie que le chevalier doit apprendre, les adversaires d'Yvain pendant toutes ses aventures sont des symboles d'une brutalité et d'une démesure que le héros doit vaincre au cours d'une "ascension morale" afin de reprendre sa place à la cour d'Arthur avant de se réconcilier avec sa femme.[6] Il se trouve du côté de M. Bezzola qui ne parle guère de l'Yvain mais qui soutient que les aventures de tous les héros dans tous les romans de Chrétien représentent "l'initiation de l'homme à la vie du chevalier".[7] Seul M. Adler croit que le dénouement montre l'établissement de la souveraineté du mari. Cependant pour lui Laudine, une "fairy-mistress", n'est femme que dans la mesure où, comme toutes celles que défend Yvain, elle a besoin de se faire protéger par un chevalier. C'est en prenant conscience de ce fait qu'Yvain, ayant fait preuve de la plus profonde humilité dans le combat final contre Gauvain, peut enfin briser l'enchantement et revenir à Laudine.[8] M. Adler propose trois thèmes du roman:



<u>necessitas</u>, <u>humilitas</u> et <u>coïncidentia oppositorum</u> qu'il ne peut soutenir que par un mélange embrouillé de texte et de sources, malgré ses prétentions à l'égard de "internal evidence".[9] M. Moorman propose qu'au cours de leurs aventures, les héros de Chrétien quittent le monde de la jeunesse irresponsable et innocente pour se faire une place dans le monde responsable des adultes, c'est-à-dire dans le monde de la société arthurienne.[10] M. Roques dit qu'Yvain, à cause de ses succès en "bonnes oeuvres" et "justifié par l'indécision même dans sa bataille avec Gauvain, chevalier sans pair", peut se croire digne du pardon de sa dame, "un pardon qu'elle avait assez le droit de lui refuser".[11] Il parle de "la valeur morale" acquise par Yvain au cours de ses aventures et conclut: "l'amour d'Yvain triomphe grâce à un effort conscient et continu de sentiment chrétien et de perfectionnement humain."[12] M. Reason dit qu'à la suite de sa folie,

> Yvain's action began to show that his reputation and character were increasing and he seemed to feel that they should be enhanced if he expected to reconquer the love and happiness which he had enjoyed before he broke his word.[13]

Comme M. Roques et M. Frappier, il trouve que dans toutes les aventures la difficulté de l'entreprise et le besoin de ceux qu'aide Yvain augmentent dans une gradation soutenue.

Il s'agit donc pour ces critiques d'une sorte de progrès du héros vers un idéal et tous sont d'accord pour trouver cet idéal dans la cour arthurienne dont Gauvain est le chevalier parfait. Pour M. Roques, Arthur est un "loyal justicier", et Gauvain "le parfait chevalier, toujours prêt

à s'engager dans la défense d'une juste cause et d'une héroïne malheureuse...,"[14] tandis que dans le texte Arthur se montre presque'incapable de rendre justice et Gauvain, qui entreprend la défense d'une cause injuste à la fin du roman, doit laisser à Yvain la tâche de défendre et sa propre famille et Lunete à qui il avait spécifiquement promis son aide. M. Critchlow dans <u>The Arthurian Kingship in Chrétien de Troyes</u> dit qu'Arthur est "the finished standard of prowess" et que "Chrétien de Troyes owed his ideal, in some measure, to the age for which he wrote".[15] Seul M. Nitze voit en Arthur un "roi fainéant", mais par contre il propose que le personnage de Gauvain donne à la cour arthurienne la force et le jugement qui manquent au roi.[16] M. Nitze fait ensuite l'erreur impardonnable de dire que c'est Gauvain qui entreprend la défense de la soeur déshéritée, et il considère valables les conseils que Gauvain donne à Yvain pour lui persuader de quitter sa femme et de se vouer à l'honneur chevaleresque de la cour.[17] M. Frappier dit que Gauvain est un "brillant second" par rapport au héros principal[18] et il conçoit le héros arthurien comme "un champion de la civilisation contre la barbarie"[19] sans toutefois nous préciser cette barbarie.

L'interprétation généralement acceptée du roman se base donc sur l'idée que la cour arthurienne est en effet une digne société idéale, idée qui n'est nullement soutenue par le texte. Dès qu'il est établi que cette cour ne représente pas un idéal de conduite raisonnable et utile, comme nous nous proposons de faire, il s'ensuit que les aventures d'Yvain ne peuvent pas représenter un développement moral progressif du héros vers un idéal chevaleresque arthurien, c'est-à-dire l'égalité avec Gauvain. Il

faut donc expliquer la réconciliation finale avec Laudine dans un autre contexte que celui de la valeur chevaleresque du héros arthurien.

C'est l'aspect irresponsable et parfois brutal de la vie arthurienne qui rend difficile une explication des aventures d'Yvain en termes d'un développement moral. Les partisans de cette théorie négligent ou changent les parties du texte qui sont en désaccord avec leur théorie, ou bien ils ont recours à des explications extérieures au texte. Notons quelques exemples: l'aventure d'Harpin, celle du château de Pesme Aventure et le combat entre Gauvain et Yvain. Malgré les renseignements de tous les manuscrits, M. Roques dans la préface à son édition d'<u>Yvain</u> se trouve obligé de mettre l'aventure d'Harpin (3764-4306) après la défense de Lunete (4307-4645) pour défendre sa thèse que le développement moral du héros correspond et au besoin et au nombre des personnes aidées par Yvain, et à la difficulté du combat.

> Le quatrième [épisode], celui d'Harpin de la Montagne, plus difficile encore par la force de l'adversaire, rehaussait Yvain dans l'échelle des valeurs, et dans l'estime de tous, puisqu'il sauvait du deuil et du déshonneur la famille du plus noble des chevaliers, Gauvain; ...[20]

Ce changement dans l'ordre des aventures élimine le vrai problème qui se pose dans l'aventure d'Harpin: Yvain, a-t-il le droit de risquer la vie de Lunete à qui il a promis son aide pour entreprendre à l'improviste la défense de la famille de Gauvain? M. Reason réduit l'importance de cet épisode en disant qu'Yvain se trouve "under the pressure of trying not to break a promise which he had made."[21] M. Harris, qui considère qu'Yvain au cours de ses aventures "is to confront situations which require more and



more moral force," et qui voit dans le roman un ton profondément religieux (le lion qui accompagne Yvain pendant sa rédemption est le symbole du Christ), interprète l'épisode de cette façon:

> The easy way - and perfectly honorable, of course - would be for him to forget about everything but his commitment to Lunete. But his conscience will not let him off so easily...
>
> Therefore, when he realizes that after all he has no choice but to got to the aid of Lunete and leave the inmates of the castle to their fate, he nearly loses his mind. However, after he has made the difficult but correct decision to go, the giant arrives! Thus his mettle is doubly tested.[22]

La première citation de M. Harris semble indiquer que la conscience d'Yvain lui demande de sauver la famille de Gauvain, tandis que la deuxième contredit le texte (4070-85), et soutient que la solution correcte du problème ne correspond pas à ce que dicte sa conscience.

En ce qui concerne Pesme Aventure, M. Harris établit qu'Yvain n'a aucune obligation d'entreprendre l'aventure, et qu'il n'a aucune idée de quoi il s'agit en l'entreprenant:

> ... the hero is given the opportunity to choose, on the one hand, between merely fulfilling an obligation and, on the other hand, confronting gratuitously an adventure about which he knows nothing... He admits that it would be better (easier?) for him to follow the advice... but as his foolish heart bids him enter (ll.5175-77), he decides to follow the dictates of his conscience at whatever price.[23]

"Merely fulfilling an obligation" se trouve en opposition avec ce que dicte sa "conscience", c'est-à-dire "his foolish heart". A l'égard de ce même épisode, M. Roques se trouve indécis. D'un côté il le trouve "sans nécessité absolue et sans lien indispensable" et ajoute:

> Il ne fera que retarder d'autant la réconciliation souhaitée, mais il a le mérite de nous présenter une peinture surprenante d'une situation économique et sociale fort curieuse.[24]

Il paraît oublier un instant que cette aventure, selon lui, fait partie de la rédemption d'Yvain, mais il y revient:

> ... enfin le cinquième triomphe d'Yvain, au château de Pesme-Aventure, apporte le salut, non pas seulement à un être, ou à quelques personnes, mais à trois cents malheureuses, en même temps qu'il marque le dédain d'Yvain pour toutes les richesses que lui eût assurées leur abominable exploiteur, avec la main et la beauté de son héritière. Tout cet effort continu d'Yvain pour les malheureux constitue une oeuvre voulue de haute charité et de supérieure rédemption.[25]

De nouveau, M. Roques, en constatant comme M. Harris et malgré son texte (5332-38) qu'Yvain entreprend volontiers la défense des ouvrières exploitées,[26] néglige un fait essentiel: Yvain ne veut pas se battre; il fait tout son possible pour éviter ce combat (5473-5505). Alors il entreprend cette "oeuvre voulue de haute charité" tout à fait contre son gré.

Dans le combat final entre Gauvain et Yvain, les critiques voient dans l'égalité des combattants une preuve incontestable de la valeur chevaleresque d'Yvain, et dans la soumission de celui-ci qui cède la bataille en reconnaissant son ami Gauvain, la preuve de la plus profonde humilité. Leur idée de développement moral néglige plusieurs faits du texte: d'abord qu'Yvain oublie la cause de la demoiselle déshéritée, "oeuvre voulue de haute charité", au point de se déclarer vaincu; que Gauvain n'a fait que causer à Yvain des ennuis depuis le début du roman

par ses conseils et par ses obligations manquées; que Gauvain, "le chevalier sans pair" qui vient d'entreprendre la cause de la soeur qui a tort, apprend au cours du combat les mérites de cette cause et ne pense même pas à céder à l'adversaire inconnu qui défend le droit. M. Reason, en essayant de résoudre ce problème, ne fait que se contredire. Il trouve, suivant sa notion de gradation progressive, que le besoin de la soeur déshéritée est plus grand que celui des trois cents demoiselles (dont le besoin est plus grand que celui de Lunete, etc.), et que le combat final est le plus difficile de tous.[27] En parlant du dernier combat, il ajoute:

> Yvain did not take his lion with him; thus, he faced his most formidable opponent, Gauvain, before the most critical audience possible, Arthur's court, without the help of his lion. The tension of the battle was increased by the fact that the two opposing knights were great friends and that they did not recognize each other, nor did anyone else recognize them since they did not wear their usual armour.[28]
>
> Truly, Yvain fought under the geatest possible tension, both physical and psychological. The fact that he did not win lessened in no way the plaudits of the Court; the difficulty of the battle is measured by the fact that he was not defeated.[29]

Si Yvain savait qu'il luttait contre son "most formidable opponent", pourquoi est-il arrivé sans lion? D'ailleurs M. Reason n'explique jamais le rôle du lion dans son analyse de "Gradation in Yvain's Several Battles and Their Symbolic Meaning". Il n'explique pas en quels termes Yvain pourrait considérer la cour d'Arthur comme "the most critical audience possible". Enfin, puisqu'Yvain ne reconnaissait pas son ami Gauvain, il n'y a aucune justification textuelle pour "psychological

[illegible]

> [illegible]

> [illegible]

[illegible]

tension" dans ces circonstances. Ce qui est encore plus important, M. Reason avoue ici malgré lui que la réputation du chevalier est totalement dégagée de la droiture de la cause dans laquelle il s'engage; ce qui compte c'est "the plaudits of the Court" et non pas l'héritage de la jeune fille, héritage qui, selon la thèse de ce critique, avait plus d'importance que la vie de Lunete. M. Harris trouve que "... in this final pair of adventures, his act may be said to be that of total responsibility."[30] Il ajoute qu'Yvain, en écartant son lion, écarte ainsi "the righteousness of the cause" pour permettre comme dénouement "the highest gesture of humility a knight can make".[31] Il conclut que même sans "the righteousness of the cause", Yvain aurait sûrement vaincu s'il n'avait pas cédé à un chevalier que M. Harris estime moins moral qu'Yvain lui-même.[32] Les contradictions sont manifestes.

La critique ne fait donc aucun effort pour expliquer de façon précise le rapport entre le développement moral d'Yvain, l'idéal arthurien et la réconciliation finale avec Laudine, selon les données du texte. Cependant elle persiste à soutenir que ce roman représente une oeuvre littéraire d'une unité voulue.[33] Notre thèse, basée sur les données du texte, respecte l'unité littéraire de l'*Yvain* et propose l'interprétation suivante: que le héros, loin de conformer à l'idéal arthurien, ne retrouve son bonheur perdu que lorsqu'il abandonne la cour et les critères arthuriens.

La présentation de cette interprétation se divise en trois parties. Du début du roman à la folie d'Yvain, Yvain et Laudine s'éprennent l'un de l'autre, s'épousent mais perdent leur bonheur par

suite d'une dévotion aveugle au code arthurien (Chapitre II). A la suite de sa folie, Yvain renaît peu à peu au monde chevaleresque et adopte le nom du chevalier au lion (Chapitre III). Comme tel, il réussit enfin à se libérer des concepts arthuriens prouvés inutiles et il quitte la cour pour s'occuper uniquement de sa vie personnelle (Chapitre IV, V).

Il est établi dans la première partie que la cour arthurienne se propose une conduite idéale tandis que la mise en pratique, loin d'être idéale, est irresponsable, dépourvue de jugement et basée sur l'orgueil. Laudine fait preuve de l'orgueil en imposant à son mari une obéissance absolue contre laquelle Yvain se révolte lorsqu'il quitte sa femme et l'oublie, poussé de son côté par son propre orgueil. Lorsqu'elle lui refuse la permission de revenir, Yvain se rend compte de son bonheur perdu et sombre dans la folie où il est réduit au niveau animal.

Il y a quatre étapes dans la renaissance du chevalier. Par son rapport avec l'hermite, Yvain redevient un homme. Chez la dame de Noiroison il reprend le rôle du chevalier, mais chevalier sans orgueil. En sauvant la vie au lion, il devient raisonnable et responsable et en revenant à la fontaine où il trouve Lunete prisonnière dans la chapelle, il se rappelle tout son passé, retrouve ainsi sa personnalité, et retourne au monde pour reprendre ses responsabilités. Le lion représente désormais la nouvelle personnalité d'Yvain, nouvelle dans la mesure qu'Yvain n'a plus d'orgueil et possède un sens net de ses responsabilités.

Le conflit essentiel du roman ne paraît nettement qu'à partir de ce moment, car Yvain ne se rend pas compte de l'irresponsabilité de la

cour arthurienne et continue à garder un certain idéalisme à cet égard. Pendant l'épisode d'Harpin et la défense de Lunete il est victorieux à cause de sa conscience de ses devoirs personnels. Cependant, en quittant la fontaine il se trouve sans but spécifique dans la vie et glisse peu à peu dans le cadre arthurien. Dans le duel contre Gauvain, il abandonne entièrement la conscience de son devoir et pour la première fois il ne remporte pas la victoire. Le lion vient le retrouver après le combat, et Yvain quitte la cour pour aller forcer sa femme de le reprendre. Il renonce ainsi à la doctrine arthurienne en ce qui concerne et la chevalerie et l'amour, en choisissant une solution personnelle. Laudine de son côté se trouve obligée à la fin d'abandonner ses notions de souveraineté. Les deux époux retrouvent ainsi le bonheur qu'ils cherchaient depuis le début. Les défauts du code arthurien esquissés dès le début sont soulignés au cours du roman par les actions de Gauvain et d'Arthur. Les détails du dernier combat donnent la preuve finale de la futilité totale des valeurs arthuriennes.

Chapitre II

IDÉALS EN ÉCHEC

La chevalerie et l'amour chez Arthur

Le roman commence par ce qui paraît être un éloge de la cour arthurienne et d'Arthur lui-même, qui nous enseigne "que nos soiens preu et cortois" et dont "li boen chevalier esleü... a enor se traveillierent" (2-3, 39-41). Presqu'immédiatement après, on rencontre Keu, le sénéchal du roi, qui manque et de prouesse et de courtoisie; et l'histoire de Calogrenant nous apprend que l'honneur que cherchent les chevaliers d'Arthur est un concept inutile sinon dangereux pour la société en général.

Un petit groupe de chevaliers s'assemble pour écouter l'histoire "non de s'annor, mes de sa honte (60)" que Calogrenant va raconter. La reine les rejoint et seul Calogrenant la voit et se lève; là-dessus Keu l'accuse de vouloir se montrer plus courtois que les autres, mais la reine le gronde de ses propos malicieux (86-91). Il n'y a que celle-ci et Gauvain (86-91, 131-35, 612-29; 2211-16) qui essaient de contrôler la mauvaise langue de Keu. Arthur n'intervient jamais. La reine répète à deux reprises qu'on ne peut pas punir Keu (134-35, 627-29), ce qui indique que même toute sa puissance féminine ne peut pas changer l'avis du roi à l'égard de son sénéchal. On apprendra plus tard (682-85) que si Keu demande l'honneur de représenter le roi dans n'importe quelle bataille, Arthur le lui accordera, bien qu'il doive savoir comme tout le monde que Keu ne remporte jamais de victoire:



Et mes sire Kex ot talant
qu'il demanderoit la bataille,
car, quiex que fust la definaille,
il voloit comancier toz jorz
les meslees et les estorz
ou il i eüst grant corroz. (2230-35)

Les chevaliers ne le critiquent ouvertement qu'une fois, lorsque, fort contents de voir sa défaite à la fontaine, ils le lui disent (2263-69). Ils reconnaissent que Keu ne fait pas honneur à leur idéal de prouesse et de courtoisie. Les privilèges accordés à Keu sont assez ridicules sans ajouter le fait qu'aux yeux d'Arthur, Keu et Gauvain ont le même prestige. Yvain le sait lorsqu'il dit que si l'un ou l'autre demande la bataille à la fontaine, Arthur la lui accordera (682-88). Parmi ses propres chevaliers Arthur ne peut faire de distinction entre le meilleur et le pire. On voit déjà que la cour idéaliste du "boens rois de Bretaigne (1)" se trouve en réalité plutôt éloignée de l'idéal.

Pour revenir à l'histoire de Calogrenant, on constate d'abord que Calogrenant ne veut pas la raconter devant la reine (119-23). Ce n'est pas parce qu'il boude mais parce que son histoire n'est pas pour 'les oreilles' d'une femme, car il cherche à donner aux chevaliers qui l'écoutent, y compris le meilleur, la leçon apprise par lui au cours de cette aventure honteuse. Il ne s'agit pas d'un simple divertissement; il faut écouter non seulement avec les oreilles mais avec le coeur:

> Cuers et oroilles m'aportez,
> car parole est tote perdue
> s'ele n'est de cuer entandue.
> De cez i a qui la chose oent
> qu'il n'entandent, et si la loent;
> et cil n'en ont ne mes l'oïe,
> des que li cuers n'i entant mie; (150-56)

Au lieu de regarder ces vers comme une simple formule d'introduction, il faut y voir un avertissement de la morale que Calogrenant en tirera à la fin (577-8).

La conduite de Calogrenant reste strictement dans les règles de la pratique arthurienne: il part pour chercher aventure "armez de totes armeüres / si come chevaliers doit estre (176-77)". Après avoir suivi un sentier très difficile il arrive chez le vavasseur qui l'acceuille chaleureusement. La fille du vavasseur est tellement belle et intelligente qu'il aurait voulu ne jamais la quitter (239-44). Cependant, voué à la recherche de l'aventure, il rejette cette préférence personnelle et part le lendemain matin pour suivre le seul chemin qui mène en avant. Il trouve le monstrueux vilain qui garde un troupeau de taureaux, bêtes fières et orgueilleuses:

> ... nule beste n'est tant fiere
> ne plus orguelleuse de tor. (284-85)

Calogrenant, saisi, demande à celui qui les maîtrise "se tu es boene chose ou non (327)". Le vilain répond qu'il est un homme, qu'il n'a jamais été autre et qu'il garde ses bêtes, en les empêchant par sa force physique de se battre entre eux (328-49). A son tour, il demande à Calogrenant "quiex hom tu ies et que tu quiers (357)". Calogrenant

répond qu'il est un chevalier qui cherche aventure "por esprover / ma proesce et mon hardemant (362-63)". Le vilain, qui a un but spécifique dans la vie, essaie d'en donner un à Calogrenant en lui racontant l'histoire de la fontaine. La curiosité de Calogrenant est maintenant piquée: il veut voir la tempête. Sept ans plus tard, au moment de raconter l'histoire, il reconnaîtra que sa curiosité était une folie:

La mervoille a veoir me plot
de la tanpeste et de l'orage,
don je ne me ting mie a sage;
que volontiers m'an repantisse
tot maintenant, se je poïsse,
quand je oi le perron crosé
de l'eve au bacin arosé. (432-38)

Il provoque l'orage. Le chevalier arrive et l'accuse de ne pas être raisonnable: il ne lui a pas lancé de défi; il n'a pas cherché à régler l'affaire d'avance:

Desfïer me deüssiez vos,
se il eüst reison an vos,
ou au moins droiture requerre
einz que vos me meüssiez guerre. (493-96)

Donc, Calogrenant se trouve nettement dans son tort. Il n'aura maintenant ni trêve ni paix (516) de celui devant qui il se trouve si petit. Il a honte (527). Il voulait se prouver; il voulait satisfaire sa curiosité; il ne pensait faire du mal à personne. Cependant ces motifs ne rachètent pas le fait que le chevalier arthurien s'est précipité dans une aventure sans avoir essayé de découvrir le droit ou le tort de l'affaire. Le chevalier le désarçonne et s'en va avec son cheval, le

laissant "honteus et mat (542)". Calogrenant abandonne les armes que tout chevalier doit porter et retourne à pied chez le vavasseur qui l'acceuille tout aussi chaleureusement qu'auparavant. Le vavasseur ne considère pas que la défaite équivaut au déshonneur. Il est même heureux que Calogrenant ne soit ni mort ni prisonnier comme les autres qui l'avaient précédé.

Grant enor me porterent tuit,
les lor merciz, an la meison,
et disoient c'onques mes hom
n'an eschapa, que il seüssent
ne que il oï dire eüssent,
de la don j'estoie venuz
qu'il n'i fust morz ou retenuz. (570-76)

Calogrenant conclut: "au revenir por fol me ting (578)". Il a compris l'orgueil de chercher le combat inutilement, comme le font les taureaux. Il a compris que la recherche de l'aventure n'est que de la curiosité qui pousse le chevalier à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Il a posé au vilain des questions qu'il aurait dû poser à lui-même: il aurait fallu examiner sa conduite à lui afin d'en juger l'utilité et le mérite. Le chevalier doit "au moins droiture requerre (495)" s'il possède la raison. Les armes et les procédés chevaleresques ne suffisent pas pour assurer l'honneur de celui qui ne se sert pas de sa raison. Ce n'est pas sa défaite qui lui fait honte mais la façon désinvolte dont il a entrepris l'aventure.

Yvain, Keu, Gauvain, le roi Arthur et les autres "n'en ont ne mes l'oïe (155)". Au lieu de saisir le sens de ce récit, ils le jugent d'après leur propre concept de l'honneur. La réaction d'Yvain n'est



qu'un désir de venger la défaite à laquelle Calogrenant s'est résigné en revenant de la fontaine. Il se décide à partir venger son cousin et on n'entend plus parler de Calogrenant, qui a sacrifié sa réputation dans un vain effort pour ramener ses confrères à la raison.

Pour Yvain en partant chercher l'aventure de la fontaine, la situation n'est plus pareille. Il manque l'innocence de Calogrenant, qui ne pensait faire du mal à personne. Il y va à cause de son orgueil: il veut venger son cousin; il veut se prouver victorieux aux yeux de Keu. Il est curieux de voir les merveilles que Calogrenant a vues et de savoir s'il sortira avec honneur du combat à la fontaine (697-722). En un mot, ce sont des motifs chevaleresques tout à fait arthuriens qui le poussent vers cette aventure.

Il part ce soir-là, à l'insu de tous afin de dévancer l'arrivée de la cour, puisqu'il sait qu'on ne lui accordera pas la bataille si Gauvain et Keu arrivent à la fontaine avec ou avant lui. Tous les détails de l'aventure de Calogrenant sont rehaussés: le vavasseur n'est que plus hospitalier, sa fille encore plus belle et intelligente, le vilain même plus hideux et le chevalier de la fontaine beaucoup plus féroce. De même, bien que l'orgueil d'Yvain soit plus marqué que celui de Calogrenant, sa prouesse est supérieure. Il réussit à vaincre le chevalier après un long combat. Non content de l'avoir blessé à mort, il le poursuit au château à la recherche d'une preuve de sa victoire. L'orgueilleux Yvain pense toujours à sa réputation de chevalier que Keu mettra en question s'il ne lui rapporte pas de preuves. Il n'a rien appris de l'humilité de Calogrenant.[1]

Prisonnier entre les deux herses du château il voit la dame de la fontaine, maintenant veuve, et s'éprend d'elle. Il est maintenant tracassé de deux côtés: par la honte d'une victoire sans preuve et par son amour:

> ... Amors et Honte le retienent
> qui de deus parz devant li vienent:
> il est honiz, se il s'en va
> que ce ne recresroit en ja
> qu'il eüst ensi esploitié;
> d'autre part, ra tel covoitié
> de la bele dame veoir
> au moins, se plus n'en peut avoir,
> que de la prison ne li chaut:
> mialz vialt morir que il s'en aut. (1535-44)

Lunete lui propose un départ cette nuit-là ou le lendemain:

> Et il respont: «Soyez certainne,
> je n'an istrai fors, de semainne,
> en larrecin ne an enblee.
> Quant la genz iert tote asanblee
> par mi ces rues, la defors,
> plus a enor m'en istrai lors,
> que je ne feroie nuitantre.» (1575-81)

C'est de la plus pure folie. Pour vouloir partir en pleine vue de tous ceux qui cherchaient à le tuer, il a dû se décider à demander le pardon de la dame. Son honneur l'exige pour qu'il ait la preuve de sa victoire. Il a dû croire qu'elle lui pardonnerait. Il compte sur la capacité féminine de changer d'avis (1439-47) et Laudine, en l'épousant, se montre d'un caractère plus mobile qu'il n'espérait. Avec ce mariage Yvain satisfait les demandes de sa 'Honte' et de son 'Amour' de façon éclatante. Il attend avec impatience l'occasion de faire honte à Keu à la fontaine et de montrer à tout le monde la preuve de sa victoire, Laudine.

On dirait que tout est réglé maintenant. La prouesse d'Yvain lui a gagné une victoire dont il a donné la preuve à celui qui se doutait de lui. Les chevaliers, surtout Gauvain, indiquent par la joie qu'ils ont à retrouver Yvain et à écouter le récit de ses exploits qu'ils sont tous d'accord avec lui sur l'honneur qu'il a acquis par cette aventure. Cependant son honneur chevaleresque n'est toujours pas satisfait, car, comme Gauvain lui dit (2486-2528), l'amour d'une femme dépend de la prouesse continuellement prouvée de son chevalier pour qu'elle puisse se réjouir toujours de l'honneur ainsi acquis aux yeux de tous. C'est une leçon de la doctrine arthurienne qu'Yvain connaît depuis longtemps. Calogrenant avant lui avait pratiqué cette doctrine en quittant la fille du vavasseur, avec qui il aurait voulu toujours rester (239-44), à cause de la nécessité primordiale de prouver sa prouesse. Yvain et Gauvain estiment que cette sorte d'honneur ne peut être atteinte que par les chevaliers de la cour qui vont aux tournois où tout le monde courtois verra les preuves de leur valeur. Il faut donc qu'Yvain parte avec Gauvain quoi que coûte la séparation pénible de sa femme. Il lui demande congé pour son honneur et le sien (2551-55) de telle façon qu'elle le lui accorde sans savoir qu'elle lui donne permission de la quitter (2549-63). Yvain s'en va, mais il ne faut pas pour cela se douter de la sincérité de son amour. Il aime Laudine mais il accepte sans réfléchir la doctrine arthurienne en ce qui concerne la liaison entre l'amour et la chevalerie.

Pendant plus d'un an les deux chevaliers tournoient ensemble. Gauvain lutte pour l'honneur d'Yvain (2672-77) qui finit par s'enivrer

de la gloire acquise au point d'oublier sa femme. Il dépasse le jour fixé pour son retour sans se le rappeler que deux mois plus tard, le jour où lui et Gauvain, maintenant les deux meilleurs chevaliers du royaume, demandent au roi de venir tenir sa cour sous leurs tentes (2672-95). C'est à ce moment, au comble de son orgueil, qu'Yvain se souvient de sa promesse. Mais il est déjà trop tard; Laudine lui interdit de revenir.

C'est un moment de révélation pour Yvain. Il comprend qu'il a perdu son bonheur en poursuivant une gloire passagère et vide qui flattait son amour-propre. L'honneur auquel il a toujours cru n'a rien à faire avec son mariage et sa femme; faute de s'être occupé de sa vie personnelle, il a échoué à l'égard de Laudine et comme chevalier et comme mari. Cette révélation soudaine lui ébranle l'esprit au point où il n'est plus capable de formuler une solution raisonnable. Répudié par sa femme, Yvain répudie le code arthurien, solution négative des deux côtés.

Sa première pensée est de fuire où nul ne le retrouvera plus (2786-91), mais il se rend compte aussitôt qu'il n'y a pas moyen de s'échapper de lui-même. Il accepte toute la responsabilité de sa faute (2792-94), c'est-à-dire de ne pas avoir réfléchi à ses actions. En disant qu'il s'est tué (2794), il veut dire que le refus d'employer sa raison a détruit la meilleure partie et de sa vie et de son être. Il se venge sur lui-même en perdant totalement la raison (2795-97).

Calogrenant en revenant de la fontaine se considère comme fou. A son retour il ne se fait pas distinguer parmi les autres chevaliers ayant appris l'humilité et acquis une idée de la futilité de leur vie.

Par contre, l'orgueil d'Yvain ne fait qu'enfler depuis son aventure à la fontaine. Tandis qu'il y gagne, avec la mort d'Esclados, la seule victoire nécessaire pour se prouver aux yeux de Laudine, il interprète cette victoire en termes arthuriens comme préalable à l'acquisition d'un rang parmi l'élite d'Arthur. Il interprète de la même façon la défaite de Keu, représentant de la cour, une défaite qu'il aurait pu regarder comme l'affirmation de son obligation de rester chez Laudine. Pour continuer à flatter son orgueil, pour continuer à élever son rang, il quitte sa femme pour suivre les tournois afin d'atteindre à un rang égal à celui de Gauvain. Son honneur en termes arthuriens est donc incontestablement établi au moment où la pucelle lui reprend l'anneau et où, comme Calogrenant, il se rend compte de la futilité de ce concept de l'honneur. Etant monté plus haut que Calogrenant il retombe plus loin. Il y a encore un point de comparaison avec Calogrenant. Celui-ci perd son cheval et sous le coup de la nécessité abandonne son armure pour revenir chez le vavasseur; Yvain, encore une fois va plus loin que son cousin en abandonnant non seulement ses armes et la vie chevaleresque mais encore sa raison même. Il se défait de ses vêtements et se réduit presqu'au niveau animal, car sans la raison il n'est plus un homme entier.

Il s'agit de distinguer entre la théorie ou l'idéal et la pratique des mots clefs de la préface: 'courtoisie', 'prouesse' et 'honneur' (1-3, 21-23, 37-41). D'un côté, les chevaliers idéalisent les concepts de la prouesse et de la courtoisie comme on voit dans les passages où Keu et Yvain en parlent (98-101, 630-48, 2193-2208). De

l'autre, ils estiment que ce qu'ils font dans la vie représente la mise en pratique de ces idéals, comme on voit dans le discours de Gauvain (2486-2528) qui définit le concept de l'honneur en termes de prouesse pour persuader à Yvain de quitter sa femme et ses responsabilités. Complètement dépourvus de jugement, les chevaliers arthuriens sont incapables de voir le désaccord entre ce qu'ils font et ce qu'ils pensent faire. Sous prétexte de poursuivre un idéal de prouesse, ils s'arment et se battent à toutes les occasions possibles, commes des taureaux orgueilleux, soit dans les tournois, soit dans les aventures entreprises à l'improviste comme dans le cas de Keu (2230-35, passage cité p.13), de Calogrenant (173-77) et plus tard de Gauvain lui-même (voir ch. IV). Ils se lancent dans les aventures par curiosité suivant l'exemple de leur roi qui va à la fontaine verser de l'eau sur le perron rien que pour voir la pluie (661-67, 2220-22), tandis que comme Yvain, Arthur sait très bien, d'après tous les détails de l'histoire de Calogrenant, que la tempête fait des dégâts aux terres qui entourent la fontaine provocatrice et que cette fontaine n'est pas du tout son affaire. Pour Arthur et ses chevaliers, l'honneur se trouve dans la victoire (voir l'estime qu'ils gardent pour les prix gagnés aux tournois, vv. 2683-95), et la honte dans la défaite (voir la réaction d'Yvain à la défaite de Calogrenant, vv. 581-89).

En ce qui concerne la courtoisie, il faut d'abord tenir compte des paroles d'Yvain:

- Certes, dame, de ses ranposnes,
fet mes sire Yvains, ne me chaut.
Tant puet, et tant set, et tant vaut
mes sire Kex, an totes corz,
qu'il n'i iert ja müez ne sorz.
Bien set ancontre vilenie
respondre san et corteisie,
ne nel fist onques autremant.
Or, savez vos bien se je mant;
mes je n'ai cure de tancier,
ne de folie ancomancier;
que cil ne fet pas la meslee
qui fiert la premiere colee,
einz la fet cil qui se revange.
Bien tanceroit a un estrange
qui ranpone son conpaignon.
Ne vuel pas sanbler le gaignon
qui se herice et se reguingne
quant autres gaingnons le rechingne.» (630-48)

Yvain commence par un éloge sarcastique de Keu (630-38) pendant lequel, ayant l'air de dire que Keu ne changera pas, il l'accuse d'être comme un jeune oiseau qui ne perdra jamais son duvet d'enfance (634). Mais, dit-il, il ne veut pas se quereller pour si peu de chose car celui qui gagne dans une mêlée n'est pas celui qui frappe le premier coup (comme Keu avec les injures) mais plutôt celui qui se venge, c'est-à-dire celui qui a un but à atteindre (comme Yvain qui s'est décidé à venger son cousin). Yvain ne veut pas ressembler à un chien qui se hérisse quand un autre lui montre ses dents. Il semble croire alors qu'il est honorable de répondre courtoisement et raisonnablement aux injures (635-6), et qu'on peut agir courtoisement et honorablement en refusant de se battre: en ceci il semble suivre une idée raisonnable; mais il croit aussi que la vengeance suffit comme raison de s'engager dans une querelle, idée conforme au code arthurien.

Comparons maintenant ces paroles avec les faits. Keu vient de lui dire que son projet de venger son cousin n'est que de la vantardise. Yvain, blessé à vif, vise à blesser à son tour par une réponse sarcastique. Pourtant il évite une réponse franchement hostile comme celles de la reine (86-91, 612-29), voulant donner l'impression que les remarques de Keu, 'le chien qui montre ses dents', ne peuvent guère le toucher puisque sa conduite et son caractère sont plus raisonnables, plus courtois que ceux de Keu. Cependant, sentant sa prouesse mise en doute, l'orgueilleux Yvain s'en ira chercher querelle avec Esclados, convaincu que son honneur lui demande de venger la défaite de son cousin et de prouver sa valeur devant Keu en rapportant quelque symbole de sa victoire. Ce dernier besoin le poussera à demander à la veuve le pardon qu'il pense mériter étant donné que, selon lui, il ne faisait que se défendre (2001-6). L'affaire se réduit maintenant à une question de défense puisque son raisonnement de chevalier a déjà justifié son droit de provoquer le vainqueur de Calogrenant. Donc tout ce qu'il y avait de raisonnable dans son interprétation de courtoisie s'efface devant les deux idées de vengeance et d'orgueil qui forment la base de la pratique arthurienne. Malgré ses belles paroles, notre héros n'est pas meilleur que "le gaignon qui se herice et se reguingne".

Il faut maintenant examiner de plus près les données de la préface, du soi-disant éloge des idéals arthuriens. Cette préface nous assure que le renom d'Arthur durera toujours (33-38) à cause des conteurs bretons. C'est un fait incontestable, auquel Chrétien de Troyes n'est pour rien. La préface nous dit également que c'est Arthur



qui nous enseigne la prouesse et la courtoisie par sa propre prouesse (1-3). Que peut-il nous enseigner, ce roi qui cherche un combat à la fontaine pour s'amuser, qui encourage ses chevaliers à se battre comme des taureaux sauvages et qui garde Keu comme sénéchal et chevalier préféré? Selon le code d'Arthur, la prouesse est la force physique et animale qui mène à la victoire. Ce concept de la prouesse ne sert qu'à développer un orgueil chevaleresque qui ne trouve l'honneur que dans la victoire. Donc, la courtoisie d'Arthur se réduit à de vides formules de politesse qui déguisent mal des sentiments orgueilleux. Mettre en doute la prouesse d'un chevalier comme l'a fait Keu, c'est mettre en question toute sa raison d'être. Yvain dans ces circonstances réagit selon les règles: il parle de ce qui est raisonnable et courtois suivant la règle de la courtoisie; il décide de se venger suivant la règle de la prouesse. Les formules de la courtoisie donnent une belle façade à une vie inutile sinon sauvage, car Yvain, pour sauvegarder son honneur, ne bronchera pas devant l'idée de tuer un homme qu'il ne connaît pas et qui n'a fait que désarçonner son cousin, honte que ce dernier accepte comme méritée.

Donc, chercher l'honneur équivaut à employer la prouesse pour satisfaire l'orgueil. Par conséquent, les combats que cherchent continuellement les chevaliers arthuriens deviennent en eux-mêmes honorables et la victoire dans ces combats se dégage totalement du concept de "droiture" dont parle le chevalier de la fontaine (495). L'honneur du chevalier est tout à fait séparé de la cause ou du résultat du combat engagé: c'est un désir de se prouver qui mène

Calogrenant à la fontaine; la curiosité y mène Arthur; Yvain est poussé par la vengeance et la gloire; Gauvain, plus tard, ne cherchera pas à savoir quel est le côté raisonnable d'une dispute (voir p. 77). Il ne reste chez le chevalier aucun sens de responsabilité personnelle pour ses actions. Sans but spécifique ou utile, il ne fait que conformer aux règles du système établi, avec le résultat qu'il perd son individualité et ce qu'il a de vraiment humain, sa capacité de juger. Dans toute la préface, on ne parle nulle part de la sagesse, qualité sans laquelle n'importe quel idéal perd son sens, et dont les chevaliers et leur roi sont totalement dépourvus.

Par contraste, le monde de la fontaine paraît un peu plus raisonnable. Le vavasseur est l'apogée de la courtoisie et de la largesse envers ceux qui sont les ennemis du monde de la fontaine dont il fait partie. Le vilain, tout aussi preux qu'un chevalier arthurien, ne se bat que pour dompter les bêtes à sa charge. Malgré toute sa force, il s'occupe de ses affaires sans aller se mêler de la fontaine. Il n'a pas de curiosité et ne sait même pas ce que c'est que l'aventure. Esclados ne se bat que lorsqu'on le provoque et il parle à Calogrenant de la partie raisonnable de chercher à régler l'affaire paisiblement sans combat.[2]

L'amour et la chevalerie chez Laudine

Le thème de l'amour se présente également dès le début du roman. Après le repas de la fête de la Pentecôte, les chevaliers vont où les dames et demoiselles les appellent pour parler de l'amour (8-17). A l'époque d'Arthur, selon le texte, ceux qui aimaient "se feisoient cortois clamer / et preu et large et enorable (22-23)". Les nécessités préalables de la chevalerie sont celles aussi de l'amour. Le roi ne reste pas avec eux parce qu'il suit la reine qui l'appelle. On voit que dans le domaine de l'amour le chevalier se soumet à la dame. On se rappelle que la reine ne peut pas influencer le roi à l'égard de Keu (voir p.12). Donc les femmes ne se mêlent pas du domaine chevaleresque sauf en acceptant l'idée que les qualités attribuées à un bon chevalier suffisent pour qu'il mérite d'être aimé.

Pour Laudine la situation n'est plus pareille. Les paroles de son sénéchal (2083-2106) qui propose son mariage avec Yvain indiquent nettement que c'est elle qui gouverne et qui doit pourvoir à la défense de la fontaine, tradition qui dure depuis soixante ans. Elle est donc obligée de s'occuper du domaine chevaleresque. Elle a épousé Esclados suivant le conseil de ses barons pour soutenir cette tradition. "Morz est ses sires, ce li poise (2093)": elle est la châtelaine et lui n'était qu'un chevalier à son service; il n'était pas le maître du domaine. "C'est granz diax que po a vescu (2097)", simplement parce que "fame ne set porter escu (2098)". Il s'agissait donc d'un mariage de raison pour avoir un chevalier qui défendrait la fontaine. Qu'il n'y avait pas d'amour entre Esclados et Laudine se voit par la façon

dont elle le lamente uniquement comme défenseur (1288-99) et dont elle accepte de le remplacer, convaincue par Lunete que celui qui l'avait tué serait forcément meilleur chevalier que lui (1676-1713, 1751-1777, 1801-1808). Le texte ne dit nulle part ni qu'elle l'aimait ni qu'il l'aimait; la prouesse qu'il possédait comme bon chevalier suffisait pour qu'elle l'épouse. Elle épouse Yvain parce qu'il possède cette même prouesse tellement chérie de la cour arthurienne (22-24) et dont elle croit voir la preuve en la mort d'Esclados. Elle confond le domaine de la chevalerie avec celui de l'amour, résultat à prévoir, puisque la base en est la même suivant le code arthurien. Même quand elle s'éprendra d'Yvain, elle continuera à concevoir leur mariage comme un arrangement féodal sans le voir en termes de leur amour.

C'est l'arrivée imminente d'Arthur et de sa cour (1618-22, 2083-86) qui impose un mariage vite accompli. Laudine est entourée "de gent malveise (1637)" qui ne peuvent pas défendre la fontaine. Comme lui dit Lunete, "que certes une chanberiere / ne valent tuit, bien le savez, / li chevalier que vos avez (1632-34)". Convaincue par Lunete que seul le vainqueur de son mari pourra la défendre, elle passe une nuit blanche à arranger l'affaire dans son imagination pour que sa conscience n'en souffre pas. Elle se crée une conversation imaginaire avec ce chevalier inconnu:

> «Viax tu donc, fet ele, noier
> que par toi ne soit morz mes sire?
> - Ce, fet il, ne puis je desdire,
> einz l'otroi bien. - Di donc por coi
> feïs le tu? Por mal de moi,
> por haïne, ne por despit?
> - Ja n'aie je de mort respit
> s'onques por mal de vos le fis.

- Donc n'as tu rien vers moi mespris
ne vers lui n'eüs tu nul tort,
car s'il poïst, il t'eüst mort;
por ce, mien escïant, cuit gié
que j'ai bien et a droit jugié.» (1762-1774)

Elle accepte qu'Yvain ait le droit de provoquer Esclados, par contraste avec le défenseur qui soutenait à Calogrenant qu'une telle action n'était pas raisonnable (493-96). Elle accepte donc le critère arthurien qui dicte que le meilleur chevalier est le plus preux et non le plus raisonnable. Elle accepte, paraît-il, qu'Yvain tue son mari par "haïne" ou "despit", tant qu'il ne l'a pas fait "por mal de moi". Effectivement Yvain a entrepris le combat "por despit" sinon par haine, autant à cause de Keu que de Calogrenant, sans réflechir un instant au mal qu'il pourrait faire en tuant Esclados. La réponse qu'elle s'imagine correspond aux règles de la courtoisie; donc, Laudine la considère valable. Elle se persuade d'un seul coup qu'Yvain ne faisait que protéger son honneur chevaleresque et que, en raison de sa prouesse supérieure, elle n'aura pas tort de l'épouser pour défendre son honneur à elle. Elle accepte en somme la pratique arthurienne comme raisonnable:

Ensi par li meïsmes prueve
que droit san et reison i trueve
qu'an lui haïr n'a ele droit,
si an dit ce qu'ele voldroit,
et par li meïsmes s'alume
ensi come li feus qui fume
tant que la flame s'i est mise,
que nus ne la soufle n'atise. (1775-82)

C'est une vraie parodie de la raison qu'elle utilise pour se persuader que sa conduite est raisonnable. Comme les chevaliers arthuriens elle abandonne la vraie raison afin de servir un but décidé d'avance. Elle accepte les valeurs du chevalier arthurien afin de profiter de la prouesse de ce dernier.

La flamme qui naît est celle de la curiosité de connaître ce chevalier qu'elle pardonne maintenant et accepte comme mari à la seule condition qu'il soit d'assez bonne famille, condition qu'elle semble imposer afin de ne pas avoir l'air de l'accepter sans discuter. Le matin elle se renseigne au sujet de son nom et sa lignée (1801-8), et cette considération satisfaite, elle promet de l'épouser pourvu qu'on puisse arranger les choses pour que personne ne lui reproche d'avoir épousé le meurtrier de son mari (1809-12). Sa réputation est en jeu. Ayant réglé cette question, elle demande impérieusement: "Et quant le porrons nos avoir? (1822)". Elle veut qu'il vienne au plus tôt possible. Lunete lui dit d'arranger entre-temps l'accord de ses barons mais Laudine y a déjà pensé. Dès la conversation imaginée et ses excuses le lendemain matin à Lunete, on voit qu'elle s'affirme de nouveau; désormais ce sera elle qui mènera l'affaire.

Lorsqu'elle voit Yvain, elle est flattée de sa soumission et de son amour évident. Adroitement elle tourne la conversation pour qu'elle corresponde à celle qu'elle s'était imaginée:

> - Comant? fet ele: or le me dites,
> si soiez de l'amande quites,
> si vos de rien ne mesfeïstes,
> quant vos mon seignor m'oceïstes? (1997-2000)

Yvain tombe dans le piège tendu en donnant la réponse prévue:

> - Dame, fet il, vostre merci;
> quant vostre sires m'asailli,
> quel tort oi je de moi desfandre?
> Qui autrui vialt ocirre ou prandre,
> se cil l'ocit qui se desfant,
> dites se de rien i mesprant. (2001-6)

Il ne reste maintenant que de poser la question primordiale: "Et oserïez vos enprandre / por moi ma fontainne a desfandre? (2035-36)". Yvain en acceptant se trouve engagé dans un mariage sans l'avoir lui-même proposé; il se trouve défenseur de la fontaine, tâche qu'il n'a pas entreprise de sa propre volonté puisqu'il s'agit maintenant d'une obligation féodale. Effectivement il est prisonnier de corps et de coeur comme Lunete avait prévu (1921-26).

En ce qui concerne la naissance de l'amour entre les deux époux, nous savons qu'Yvain s'éprend de Laudine dès la première fois qu'il la voit. Le dard de l'amour qui lui pénètre le coeur à travers les yeux à la vue de sa beauté (1368-72) est tout à fait conventionnel chez Chrétien.[3] Dans le cas de Laudine, on ne sait pas à quel moment elle commence à l'aimer. Le texte parle de son amour (2139-51) après leur première rencontre en disant qu'à cause de son amour pour Yvain, Laudine l'aurait épousé même sans le consentement de ses barons. Cependant on sait que son amour n'est pas la base de ce mariage. Laudine se marie pour acquérir un défenseur de la fontaine.

L'honneur de Laudine dépend de la défense de cette fontaine (6558-63). Il faut une défense pour sauvegarder ses terres, car un seul homme peut les envahir et dévaster (6539-45). Pourtant il ne

s'agit pas d'empêcher quelqu'un de déclencher la tempête; il faut qu'un défenseur arrive à la fontaine après pour défendre l'honneur de sa dame. La fontaine avec le bassin demeure une provocation à laquelle le défenseur ne touche pas. Il ne fait que répondre au défi lancé par la tempête. Il paraît donc que la fontaine est un symbole de la féminité de Laudine. Elle représente la faiblesse féminine de cette châtelaine, faiblesse qu'elle partage avec toutes les femmes. Mais dans le cas de Laudine cette faiblesse porte des conséquences assez graves, car si personne ne défend son honneur féminin lors de l'assaut de la fontaine, elle ne sera plus la figure dominatrice dans son pays. Un seul homme pourrait la dominer et faire sa volonté avec elle et avec son pays. En choisissant un époux, Laudine ne veut pas un homme qui soit pour elle en même temps et mari et défenseur, car un tel homme aurait le droit de se mêler lui-même de la fontaine et l'obligation de la défendre afin de sauvegarder ses propres intérêts comme mari. C'est-à-dire, Laudine devrait se rendre à lui et prendre une place au moins égale sinon secondaire dans le pays et dans le mariage. C'est pour parer cette double domination qu'elle essaie de choisir un défenseur qui serait là pour empêcher ce désastre sans qu'il possède aucun droit sur elle.

Laudine semble à un moment donné comprendre ce qu'il faut dans un vrai mariage. Elle dit à Lunete avant de connaître Yvain qu'en l'épousant elle le rendra "seignor de ma terre et de moi (1808)". Cependant son orgueil ne lui permet pas de mettre en pratique une idée

tellement raisonnable. En présentant Yvain à ses barons elle leur explique sa position réelle; il sera un chevalier à son service:

> ...«Seignor, des qu'il vos siet,
> cil chevaliers qui lez moi siet
> m'a molt proiee, et molt requise;
> de m'enor, et an mon servise
> se vialt metre, et je l'an merci;
> et vos l'en merciez ausi. (2115-20)

Mais Yvain n'est pas un Esclados. Il n'accepte pas le statu quo. Il aime sa femme mais il a son propre concept de l'honneur à poursuivre. Laudine trouve sa position dominatrice compromise par sa demande de partir, mais elle a déjà donné sa parole. Toujours impérieuse elle lui commande de revenir à un jour fixé. Yvain rechigne mais malgré ses objections elle impose ses conditions en lui donnant un anneau qui le protégera autant qu'il se souvient d'elle si Dieu le protège de la mort. S'il ne revient pas le jour fixé son amour changera en haine. C'est elle qui dicte, c'est lui qui doit obéir.

En lui donnant l'anneau elle lui impose son amour. Ce qu'elle dit en effet, c'est que son amour le protégera dans sa vie chevaleresque. Il est évident qu'aux yeux de Laudine son chevalier ne peut être preux que par son intervention, tandis qu'Yvain, qui suit la doctrine énoncée par Gauvain (2486-2528), voudrait être preux à cause de l'amour qu'il a pour sa dame mais victorieux à cause de sa propre prouesse. Laudine essaie toujours de se mêler ici de ce qui ne la regarde pas directement, c'est-à-dire du domaine chevaleresque. Yvain oublie sa dame afin d'être seul responsable de ses victoires, donc afin d'échapper

à cette imposition. Avec son départ, les deux orgueils entrent en conflit ouvert.

Nous avons déjà remarqué que dans le monde chevaleresque, l'absence du raisonnement rend vide l'idéal de l'honneur que cherche le chevalier, ne laissant chez lui que les sentiments de l'hostilité et de l'orgueil, puisque le vrai but de sa vie reste le combat. Egalement, la doctrine de l'amour établie dans la cour arthurienne dicte un amour basé sur les mêmes idéals abstraits et dénués de sens (la courtoisie, la prouesse et l'honneur, vv. 21-23) qui forment la base de la vie chevaleresque. La dame et son chevalier s'appliquent à suivre cette code sans s'apercevoir qu'ils perdent ainsi leur droit à une vie individuelle basée sur des responsabilités personnelles et réciproques et sur la nécessité d'interpréter leur honneur en de tels termes. L'honneur d'Yvain au moment où il quitte Laudine dépend de sa capacité de se montrer un chevalier par excellence selon les règles arthuriennes de prouesse et de courtoisie, faute d'avoir essayé de comprendre son honneur en tant que mari de celle qu'il aimait.

L'honneur de Laudine dépend de la soumission de son mari à ses voeux pour que sa position de femme dominatrice reste solidement établie. Il s'agit encore du code arthurien qui rejette l'idée d'un rapport plutôt souple et volontaire entre deux personnes qui s'aiment, un rapport que Calogrenant aurait bien voulu établir avec la fille du vavasseur si le code ne l'avait pas obligé de partir se prouver. Laudine va plus loin que les dames de la cour en voulant s'imposer

non seulement dans le domaine de l'amour, mais aussi dans celui de la chevalerie. Yvain, qui, comme chevalier fidèle au code, aurait peut-être accepté la position souveraine de sa dame à l'égard de leur amour, rechigne devant cette dernière invasion de ses droits en reconnaissant inconsciemment que le désir de souveraineté de sa femme met en péril son honneur comme chevalier arthurien. La lutte s'engage entre les deux concepts de l'honneur. La solution se trouvera dans une nouvelle interprétation de 'prouesse', 'courtoisie' et 'honneur' qui va réconcilier et même unir les concepts de l'amour et de la chevalerie.

Chapitre III

FOLIE ET RENAISSANCE

Yvain et l'hermite: la folie d'Yvain

On peut distinguer deux étapes dans la période de folie. Yvain vit d'abord la vie solitaire et indépendante d'un animal sauvage. Il passe son temps à chercher du gibier pour le manger cru. Pendant la deuxième étape il établit un rapport avec l'hermite. Ce dernier reconnaît en lui un homme aliéné dont il a peur, une créature qui a besoin d'aide et envers qui il ressent quelque responsabilité. "Par charité (2841)" il lui met sur le seuil de la fenêtre du pain et de l'eau. Yvain montre sa reconnaissance en devenant presqu'un animal apprivoisé.

> Mes n'est nus, tant po de san ait,
> qui el leu ou l'en bien li fait
> ne revaigne molt volontiers. (2861-63)

Il rapporte des bêtes qu'il a tuées à l'hermite qui en vend les peaux pour s'acheter de quoi faire du meilleur pain pour les deux. L'hermite fait cuire la viande et en donne à Yvain. Les deux s'entr'aident à vivre un peu plus confortablement à un niveau de vie très élémentaire.

L'hermite se méfie toujours d'Yvain. A son arrivée il reste toujours enfermé dans sa maison. Il ne fait pas d'effort pour établir un rapport humain avec lui, le considérant surtout comme un fauve apprivoisé superficiellement seulement. Il ne fait pas d'effort non plus pour l'apprivoiser complètement. C'est Yvain de son côté qui s'attache à lui en revenant à peu près toutes les semaines à cause du service que

l'hermite lui rend. Entre-temps il garde son indépendance, ne cherchant pas lui non plus à changer le rapport entre eux.

Yvain et la dame de Noiroison: renaissance d'un chevalier

La demoiselle qui s'approche d'Yvain endormi dans la forêt, reconnaît en lui plus qu'une créature qui a besoin d'aide, plus qu'un homme aliéné. Elle reconnaît Yvain, le meilleur chevalier du monde, et voit immédiatement l'avantage de le guérir de sa folie.

> «Dame, je ai Yvain trové,
> le chevalier mialz esprové
> del monde, et le mialz antechié;
> mes je ne sai par quel pechié
> est au franc home mescheü;
> espoir, aucun duel a eü
> qui le fet ensi demener;
> an puet bien de duel forsener,
> et savoir et veoir puet l'an
> qu'il n'est mie bien an son san,
> que ja voir ne li avenist
> que si vilmant se contenist
> se il le san n'eüst perdu.
> Car li eüst or Dex randu
> le san, au mialz que il ot onques,
> et puis si li pleüst adonques
> qu'il remassist en vostre aïe.
> Car trop vos a mal envaïe
> li cuens Aliers qui vos guerroie.
> La guerre de vos deus verroie
> a vostre grant enor finee,
> se Dex si boene destinee
> li donoit, qu'il se remeïst
> en son san, et s'antremeïst
> de vos eidier a cest besoing.» (2917-41)

Elle voudrait qu'il redevienne chevalier en reprenant la raison, c'est-à-dire tout le raisonnement qu'il possédait auparavant ("au mialz

que il ot onques") afin qu'il se mette au service de sa dame. L'honneur de la dame de Noiroison demande une victoire définitive pour laquelle il lui faut un bon chevalier. Nous sommes de nouveau dans le cadre arthurien, où il y a des parallèles évidents avec la situation qui liait Lunete, Laudine et Yvain au début de l'histoire.

La façon dont la demoiselle reconnaît Yvain mérite notre attention, car il est très évident qu'Yvain n'avait ni personnalité ni vie individu-elles pour ceux qui suivaient sa carrière chevaleresque. Il n'est qu'un chevalier suivant le modèle courant.

> Vers l'ome nu que eles voient
> cort et descent une des trois;
> mes molt le regarda einçois
> que rien nule sor lui veïst
> qui reconuistre li feïst;
> si l'avoit ele tant veü
> que tost l'eüst reconeü
> se il fust de si riche ator
> com il avoit esté maint jor.
> Au reconoistre molt tarda
> et tote voie l'esgarda
> tant qu'an la fin li fu a vis
> d'une plaie qu'il ot el vis;
> c'une tel plaie el vis avoit
> mes sire Yvains, bien le savoit,
> qu'ele l'avoit assez veü.
> Por la plaie l'a coneü,
> que ce est il, de rien n'en dote;
> mes de ce se mervoille tote,
> comant ce li est avenu,
> que si l'a trové povre et nu. (2888-2908)

Elle l'aurait immédiatement reconnu s'il avait porté les vêtements, c'est-à-dire les signes, de son métier (2893-6). Ce n'est que par une cicatrice, le seul signe chevaleresque qu'elle trouve sur lui, qu'elle le reconnaît. Elle sait qu'il a perdu la raison parce qu'il est

"povre et nu" (voir aussi vv. 2924-29, passage cité p.37). Le chagrin qui la fait pleurer (2912-16) ne serait pas le résultat de l'avoir vu en un tel état, mais plutôt celui d'avoir trouvé un bon chevalier rendu inutile à sa dame par une folie quelconque. Du passage déjà cité (2917-41, voir p.37) on remarque qu'elle est au courant de la gloire acquise par Yvain comme chevalier à la cour, mais en ce qui concerne sa vie personnelle qui l'a plongé dans sa folie, elle ignore même son départ de la cour (2917-23). Tout à fait dans les règles de la cour arthurienne, elle ne s'intéresse qu'à la gloire chevaleresque.

Il est établi dans ce même passage qu'Yvain ne souffre d'aucune maladie physique; il ne s'agit que de lui guérir l'esprit. La dame de Noiroison se rappelle un onguent, cadeau de Morgue la sage, qui guérit n'importe quelle folie. Elle donne la petite boîte à la demoiselle en lui recommandant de n'en mettre qu'aux temples et au front d'Yvain puisqu' "il n'a point de mal autre part / fors que seulement el cervel (2968-9)". Cependant la demoiselle vide la boîte en appliquant l'onguent non seulement au front et aux temples d'Yvain mais à tout son corps:

> et prant l'oignemant, si l'en oint
> tant com en la boiste an ot point,
> et tant sa garison covoite
> que de l'oindre par tot esploite;
> si le met trestot an despanse
> que ne li chaut de la desfanse
> sa dame, ne ne l'en sovient.
> Plus en i met qu'il ne covient,
> molt bien, ce li est vis, l'enploie:
> les temples et le front l'en froie
> trestot le cors jus qu'an l'artuel.

> Tant le froia au chaut soloil
> les temples et trestot le cors
> que del cervel li trest si fors
> la rage et la melencolie;
> mes del cors fist ele folie
> qu'il ne li estoit nus mestiers. (2987-3003)

Elle veut tant le guérir (2989) qu'elle ne se soucie pas des ordres de la dame et les oublie exprès (2992-3). Elle pense bien faire en employant plus qu'il n'en faut (2994-5). Ainsi elle lui guérit l'esprit mais en l'appliquant au corps, elle 'fait folie' (2998-3003) car ce n'était pas nécessaire. C'est un excès de zèle qui donne un résultat imprévu dont nous parlerons un peu plus loin.

Yvain se réveille "gariz et respassez (3014)". Effectivement sa raison et sa mémoire lui sont revenues (3015) sans pourtant qu'il se souvienne de ce qu'il a fait pendant sa folie, car il ne sait pas pourquoi il se trouve nu (3019). Il a honte (3017) et peur qu'une de ses connaissances ne le trouve ainsi, ce qui serait le comble de l'humiliation. Il met rapidement les vêtements riches que la demoiselle a laissés à côté de lui. En redevenant chevalier, Yvain semble interpréter sa nudité comme une négation incompréhensible de son état chevaleresque et une humiliation dont il reste inquiet et étonné (3025). Maintenant arrive sa deuxième humiliation: il se trouve tellement faible qu'il peut à peine se tenir debout (3032-3). Après avoir remis les marques extérieures de chevalerie, il trouve qu'il a perdu également la prouesse physique dont il était autrefois si fier et sans laquelle il n'est pas vraiment chevalier malgré ses vêtements. En plus il n'a pas de cheval.

Mestiers li est qu'aïde truisse
qui li aïst et qui l'en maint; (3034-5)

En somme alors, Yvain renaît dans le monde faible et nu comme un enfant nouveau-né. Il renaît en tant que chevalier sans individualité ni personnalité aux yeux de celles qui l'ont guéri et à ses propres yeux, car il ne se rappelle ni sa folie, ni ce qui l'a rendu fou. Bien qu'il soit conscient d'être chevalier, l'orgueil chevaleresque lui manque parce qu'il se trouve sans aucun des attributs qu'il faut pour être chevalier: vêtements, armes, cheval et force physique. Cette renaissance fait ainsi disparaître son orgueil chevaleresque, cause de sa chute; l'orgueil se trouve remplacé par un attribut beaucoup plus préférable, la raison, dont Yvain se servira plus tard. Il est si humble à cause de la nécessité où il se trouve de demander de l'aide à n'importe qui, même à une demoiselle qui passe:

Et cil, qui grant mestier eüst
d'aïde, ne li chausist quel,
qui l'en menast jusqu'a ostel... (3042-44)

La demoiselle sait que sa dame sera fort vexée de la perte du précieux onguent. Elle décide, en revenant avec Yvain, de jeter la boîte vide dans un torrent et de dire ensuite à la dame un mensonge vraisemblable. En effet, la dame, après avoir joyeusement accueilli Yvain, demande la boîte et ayant entendu l'explication fabriquée, se lamente sur la "molt leide perte (3111)" de sa plus chère possession:

Tel hore cuide an desirrer
son bien qu'an desirre son mal;
si con je crui, de cest vasal
don cuidai bien et joie avoir,
si ai perdu de mon avoir
tot le meillor et le plus chier. (3116-21)

L'histoire de la boîte prend une place considérable dans cette partie de l'épisode (2947-51, 2959-69, 2987-3006, 3086-99, 3104-27) sans qu'il y ait d'explication précise ni de la "folie" (3002) qu'a faite la demoiselle en appliquant tout l'onguent à la tête et au corps du chevalier, ni de l'attitude de la dame envers la boîte d'onguent. De même il n'y a pas d'explication précise de la faiblesse d'Yvain qui a dû survenir assez subitement étant donné qu'il était jusqu'alors sain de corps au point d'être capable de chasser les bêtes de la forêt. Son affaiblissement serait donc dû à l'application de l'onguent à son corps, résultat que la dame de Noiroison elle-même n'avait pu prévoir puisqu'elle n'a l'air de rien soupçonner à leur retour au château et accepte sans question l'explication de la perte de la boîte.

La demoiselle de son côté pensait bien faire, mais par son excès de zèle "del cors fist ele folie (3002)," car en affaiblissant Yvain elle lui enlevait sa prouesse chevaleresque et par conséquent contribuait à lui enlever son orgueil, attribut essentiel à un vrai chevalier arthurien. Malgré ce désastre elle atteint le but qu'elle cherchait (voir le passage cité p. 37): elle trouve un chevalier qui défendra sa dame, car lorsqu'Yvain est assuré d'un cheval et du logement il demande à la demoiselle si à son tour il peut lui rendre quelque service.

Dameisele, or me dites donc
se vos avez besoing de moi? (3074-75)

Tandis que ce geste instinctif de reconnaissance rappelle à un niveau plus élevé le rapport entre Yvain et l'hermite, ici Yvain jouerait plutôt le rôle de l'hermite car il s'agit de reconnaissance ou de charité consciente. Ce geste manque totalement d'orgueil, car Yvain sait qu'il n'est pas maintenant capable de se battre; il ne cherche pas spécifiquement un combat; il cherche à être utile.

Quand ils arrivent au château, la dame de Noiroison est très contente de sa trouvaille. Cependant elle aurait voulu posséder et Yvain et la boîte d'onguent. Ses lamentations au sujet de la perte de sa plus chère possession montrent l'égoïsme foncier de cette femme qui ne semble pas estimer la guérison d'un homme, même d'un excellent chevalier qui va l'aider, suffisamment importante pour lui compenser sa perte (3116-21, passage cité p.42). On peut voir dans son attitude le peu de valeur qu'elle attache à Yvain personnellement. Elle est comme Laudine qui, avant de rencontrer Yvain, ne le considérait que comme un instrument de protection. La dame donne l'ordre "de lui servir sor tote rien (3123)" en attendant que le chevalier se prouve.

Dès le retour de sa santé physique, Yvain commence sa rééducation physique de chevalier: il demande des armes et un cheval (3134-37). Les demoiselles font tout ce qu'il demande mais autant qu'on le sache, personne ne l'interroge au sujet de sa propre vie. Elles n'ont qu'un but: le remettre en santé pour qu'il se batte comme chef des autres chevaliers au service de la dame.

Pendant tout cet épisode, Yvain, bien que reconnu par son vrai nom, demeure une figure inconnue et impersonnelle, tandis que dans les épisodes à venir où les gens ignorent son nom, Yvain, devenu le chevalier au lion, cesse d'être un chevalier à la mode pour révéler une personnalité unique et forte qui s'impose sur l'aventure entreprise. A cet égard il faut remarquer que la bataille avec Alier est la seule où il se bat à côté d'autres chevaliers en leur donnant l'inspiration d'un chef héroïque. A partir de cette aventure où il n'y a nulle trace de sa propre personnalité, il se battra seul contre l'adversaire dans des combats entrepris précisément à cause de sa propre personnalité.

Contre Alier, Yvain se montre le héros tel qu'on espérait le voir. A cause de l'exemple de sa prouesse regagnée, il rend preux les chevaliers de la dame (3167-79). Voici de nouveau un reflet du monde de la fontaine où Laudine se trouve entourée par tant de vauriens qu'il faut qu'elle se procure un chevalier vraiment preux. Les deux femmes dépendent totalement de la prouesse d'un seul homme pour assurer leur honneur, c'est-à-dire leur position souveraine dans leur pays.

La dame de Noiroison, montée dans le château avec ses gens pour regarder la bataille, s'aperçoit qu'on ne fait que louer son chevalier. Elle les entend dire que

> Molt doit an amer et cherir
> un prodome quant en le treuve. (3206-7)

Se tenant toujours aux règles arthuriennes les gens de la dame de Noiroison trouvent un rapport direct entre la prouesse et l'amour qui pourtant ne reste en pratique qu'un rapport entre la force physique prouvée

et le mariage (3239-50). C'est tout à fait le raisonnement de Laudine et de ses barons; c'est celui aussi de la dame de Noiroison elle-même qui voit sans doute la possibilité de se dédommager de la perte de sa boîte (3116-21, passage cité p.42). Dès qu'Alier se rend, et la bataille paraît définitivement gagnée, elle cherche à garder son chevalier prouvé, soit comme ami soit comme mari:

> Qant ces choses furent asises
> ensi com a la dame sist,
> mes sire Yvain congié an quist
> que ele ne li donast mie,
> se il a fame, ou a amie,
> la volsist panre et noçoier;
> neïs siudre ne convoier
> ne s'i vost il lessier un pas,
> einz s'an parti en es le pas
> c'onques rien n'i valut proiere. (3310-19)

Mais Yvain, qui n'a que faire de cette alternative, reprend le chemin de la forêt en rejetant l'offre d'être seigneur de tout ce qu'elle a. Il rejette même l'offre d'une récompense de son service.

> ... c'or le volsist ele enorer,
> et sel feïst, se lui pleüst,
> seignor de quan que ele eüst,
> ou ele li eüst donees
> por son servise granz soldees
> si granz com il les volsist prendre. (3326-31)

Le cadre reste arthurien jusqu'au bout. Ce serait pour elle un mariage ou une liaison pratique. Elle aurait toujours ce chevalier à son service, soit par mariage soit en lui payant ses services, bien qu'elle ne l'aime pas. Tous les passages dans cet épisode où l'on parle de l'amour (3206-7, 3239-3250) sont vides de sens: on ne parle que d'un

mariage basé sur des raisons matérielles, comme celui de Laudine et d'Esclados ou celui auquel Laudine s'est décidée avant de connaître Yvain, quand elle était sûre de sa prouesse supérieure et de sa lignée illustre.

En quittant la dame de Noiroison, Yvain reste renfermé en lui-même, comme pendant tout cet épisode. On ne sait pas ce qu'il pense. On sait qu'il se considère quitte de toute obligation envers la dame (3310-12, cité p.45) et qu'il préfère retourner à la solitude de la forêt pour réfléchir ("pansis" 3337) plutôt que de rester dans ce cadre arthurien. Son départ ressemble à la fuite de la cour d'Arthur qui précédait sa folie. Personnage passif depuis son réveil, il n'est pas encore prêt à s'imposer.

Tout ce qu'il y avait en lui de chevalier arthurien dans cette aventure se trouve dans sa passivité. Bien qu'il ne demande pas si la dame a raison ou tort dans cette bataille, il offre ses services comme résultat d'un sentiment de reconnaissance envers la demoiselle et d'un désir d'être utile si possible, et non pas par un désir d'aventure pour satisfaire son orgueil. Bien qu'il ne cherche pas à éviter le combat à venir par le moyen de réconciliation, il ne cherche pas non plus à s'engager dans le combat. Il attend l'attaque et, vainqueur, il ne détruit pas son adversaire. Bien sûr il n'a pas affaire à un homme comme Esclados qui n'aurait jamais cédé, car Alier est un lâche qui s'enfuit pour éviter le combat singulier. Dès qu'Yvain refuse de tuer cet homme, préférant le retour de la justice au pays à une preuve concrète de sa victoire, il montre encore une fois son manque

d'orgueil. De même, il refuse toute récompense pour ses services et s'en va, immédiatement après la bataille, ayant achevé la tâche qu'il s'était imposée en offrant d'aider la demoiselle. Il a remporté la victoire nécessaire à l'honneur de la dame égoïste qui aurait pu établir la paix chez elle par d'autres moyens et sans risquer la vie de personne, si elle ne tenait pas tant à sa souveraineté. Ce concept de l'honneur est à la fois celui de la cour arthurienne qui ne trouve l'honneur que dans la victoire physique au lieu de le trouver dans la paix établie par le meilleur moyen possible, et celui de Laudine qui cherche son honneur dans sa souveraineté. Dire qu'Yvain comprend toutes les données de sa première aventure n'est pas possible. L'idée de certains critiques[1] qu'il quitte la dame à cause de son amour pour Laudine est aussi facile à avancer qu'elle est impossible à prouver. Yvain à son départ nous est aussi inconnu qu'à son arrivée. Comme on verra plus tard dans ce chapitre, ce n'est qu'à son retour à la fontaine que ses idées au sujet de Laudine et de l'honneur se précisent; donc il est trop tôt pour arriver à une conclusion à ce point. Nous savons pourtant qu'il s'en va brusquement, armé comme un chevalier et sur son destrier. Il part donc en chevalier. "Or se mist a la voie arriere... (3320)". Cependant, "la voie arriere" n'est pas celle qui mène à la cour d'Arthur. Elle mène plutôt à la forêt d'où il est venu, où il s'est réfugié pendant sa folie. La vie de la cour arthurienne serait là, chez la dame de Noiroison qui, comme Laudine, accepte la notion de la prouesse arthurienne pour ses propres buts.

Il n'est donc pas parti en chevalier arthurien. Une autre indication que ses idées restent vagues et imprécises se trouve dans le mot "pansis (3337)". Il retourne à la forêt pour penser, pour réfléchir, à la recherche

de lui-même. D'un côté son départ du château de la dame de Noiroison reste aussi négatif que son départ de la cour d'Arthur: c'est la répudiation d'une situation qui a perdu son attrait pour lui; de l'autre côté, il est positif puisque cette fois-ci, au lieu de se répudier lui-même, il essaie de se trouver. Il garde sa raison dont il va se servir lors de sa rencontre avec le lion et le serpent.[2]

Yvain et le lion: renaissance de l'homme entier

Yvain en partant ne cherche ni aventure ni merveille. Il poursuit son chemin en réfléchissant quand il entend un cri de douleur vers lequel il se dirige, pour se trouver devant une merveille inattendue, un lion et un serpent engagés en combat mortel:

> ... et, quant il parvint cele part,
> vit un lÿon, en un essart,
> et un serpant qui le tenoit
> par la coe, et si li ardoit
> trestoz les rains de flame ardant.
> N'ala mie molt regardant
> mes sire Yvains cele mervoille;
> a lui meïsmes se consoille
> auquel d'aus deus il aidera;
> lors dit qu'au lÿon se tanra,
> qu'a venimeus ne a felon
> ne doit an feire se mal non,
> et li serpanz est venimeus,
> si li saut par la boche feus,
> tant est de felenie plains.
> Por ce panse mes sire Yvains
> qu'il l'ocirra premieremant; (3343-59)

Yvain semble avoir perdu la curiosité naïve de ses anciens confrères. Il ne regarde la merveille qu'assez longtemps pour se sentir obligé de

s'engager dans le combat, car il reconnaît dans le serpent ce qui est "venimeus" et "fel" par le feu , la "felenie", qui lui sort de la bouche. En même temps il envisage la possibilité d'avoir ensuite à se défendre contre le lion.

> Si li lÿons aprés l'asaut,
> la bataille pas ne li faut,
> mes que qu'il l'en aveingne aprés,
> eidier li voldra il adés,
> que pitiez li semont et prie
> qu'il face secors et aïe
> a la beste gentil et franche. (3365-71)

Il sait d'avance que dans ce cas il aura lutté en vain pour la vie du lion mais il ne se sent pas pour cela moins engagé dans le combat avec le serpent.[3] Donc il raisonne toute l'affaire et agit sur sa décision sans plus perdre de temps. Son effort pour comprendre entièrement la situation avant de s'y précipiter, et sa décision réfléchie de combattre la 'félonie' quoi qu'il advienne, marque un second départ de la pratique arthurienne suivant laquelle on s'embarque dans une aventure impétueusement sans réfléchir aux conséquences (Keu, Calogrenant, Arthur, ch. II, pp.25-26; Gauvain, ch. IV, p. 77).

Il faut remarquer que les attributs du serpent ressemblent à ceux de Keu:

> Et Keu, qui molt fu ranponeus,
> fel et poignanz et venimeus, ... (69-70)

> - Certes, Kex, ja fussiez crevez
> fet la reïne, au mien cuidier,
> se ne vos poïssiez vuidier
> del venin don vos estes plains. (86-89)

Chez Keu aussi, le 'venin' lui sort de la bouche sous forme de propos injurieux et le résultat en est aussi grave. Le lion, par contre, est reconnu par Yvain comme une bête "gentil et franche (3371)", le contraire de ce qui s'appelle courtoisie chez Arthur. La prouesse s'associe maintenant à l'idée de jugement raisonné, et la courtoisie arthurienne est remplacée par la gentillesse et la franchise. L'orgueil est de nouveau absent de cette aventure.

Lorsque le serpent est mort, Yvain s'apprête à se défendre, car il se méfie du lion comme l'hermite se méfiait de lui. Mais le lion lui fait signe de reconnaissance et d'humilité. Il s'attache à Yvain un peu comme celui-ci s'était attaché à l'hermite. Il lui trouve du gibier mais attend qu'Yvain lui donne la permission de le tuer. Son obéissance est absolue (3424-33). Yvain écorche l'animal, en fait cuire une partie pour lui-même et donne ce qui en reste au lion. Les deux ensemble mènent cette vie solitaire loin du monde civilisé pendant deux semaines jusqu'à leur arrivée à la fontaine. Il existe au niveau matériel un parallèle entre Yvain vis-à-vis de l'hermite, et le lion vis-à-vis d'Yvain. Dans le premier cas il s'agissait de deux êtres qui avaient choisi la retraite du monde des autres hommes, qui donc gardent farouchement leur indépendance à tout autre niveau. Dans le deuxième cas, le lion abandonne son indépendance de fauve, pour s'attacher totalement à son maître par un sentiment de reconnaissance, sentiment qui ne jouait qu'un rôle mineur dans le premier cas. Yvain acquiert ainsi un gardien et un serviteur fidèle (3408-11) auquel il s'attachera plus tard comme à la vie elle-même (3790-92), comme à une partie de son être sur un

niveau spirituel, lorsqu'il reconnaîtra son obligation de retourner à la vie parmi les autres hommes.

A la vue de la fontaine, du perron et de la chapelle, peu s'en faut pour qu'Yvain ne retombe dans la folie (3486-89) en pensant à son amour perdu. Son évanouissement devant la fontaine et les lamentations qui suivent ne s'accordent pas avec l'idée qu'il a quitté la dame de Noiroison consciemment à cause de son amour pour Laudine. La mémoire retrouvée grâce à l'onguent, n'est que celle qui lui dit qu'il est chevalier, car il ne savait même pas la cause de sa folie (3019). Pendant tout ce premier épisode sa raison et sa mémoire semblent toujours quelque peu ébranlées par l'expérience pénible de son réveil auquel il ne comprenait rien (3025). Son souvenir de Laudine, gardé consciemment ou non, a dû rester assez vague car autrement il aurait ou bien cherché ou bien évité la fontaine par un acte de volonté précis, ce qui n'est certainement pas le cas ici puisque sa surprise est si grande qu'il s'évanouit de chagrin à la vue inattendue de la fontaine, lui qui jusqu'ici avait gardé un calme remarquable dans toutes les autres situations. Lorsqu'il parle de Laudine, ici pour la première fois, c'est pour prendre sur lui-même toute la responsabilité de ne pas être retourné chez sa femme le jour fixé (3522-26). Puisqu'il ne se rend pas encore compte des erreurs dans le jugement de sa femme, ce n'est donc pas encore permis de supposer qu'il ne jugeait, ni ne condamnait la dame de Noiroison; il se serait enfui de son château et de son concept d'honneur par un réflexe inconscient, devant une situation qui éveillait en lui des souvenirs vaguement pénibles, qu'il s'agissait de mettre au clair pour comprendre la cause de sa folie.

Cela expliquerait pourquoi, tout en errant sans savoir consciemment ce qu'il faisait, il revient enfin à la fontaine et au perron, qui lui rappellent son orgueil chevaleresque d'autrefois, et son amour. Ce serait donc la vue de la fontaine qui lui rend enfin toute sa mémoire, tout son passé personnel.

Après son évanouissement devant la fontaine sa raison reste intacte. Il refait tout le raisonnement qu'il avait fait précédant sa folie, parlant de sa faute pour la première fois. Il voit qu'il a perdu la seule chose de valeur dans sa vie: l'amour de la femme qu'il aime. Il voit que l'honneur chevaleresque qu'il cherchait en la quittant, n'avait de valeur ni pour lui ni pour elle; car il sait maintenant que le chevalier ne doit pas chercher 'aventure' tout court mais "boene aventure (3556)", c'est-à-dire rétablir la justice où et quand il le faut:

> Des joies fu la plus joieuse
> cele qui m'ert aseüree;
> mes molt ot petite duree.
> Et qui ce pert par son mesfet
> n'est droiz que boene aventure et. (3552-56)

Il pense qu'il ne peut revenir ni à son amour ni à la vie chevaleresque à cause de sa faute initiale. Il ne voit pas de solution positive. Ayant vu l'exemple de son lion qui a failli se suicider en le croyant mort, il pense de nouveau au suicide (3536-47). Il ne paraît pas encore s'être attaché à son lion, car il ne se croit pas obligé de vivre pour sa bête fidèle bien qu'il sache que s'il meurt, le lion mourra (3542-45); il se croit incapable de faire quoi que ce soit de bien de sa vie, avec ou sans le lion (3555-6).

Pour résumer l'état d'esprit d'Yvain à ce moment, il faut revenir à cette absence d'orgueil que nous avons déjà observée. Yvain prend toute la responsabilité sur lui-même; il ne reproche rien ni à Laudine ni à Gauvain. On remarque aussi qu'il croit un retour au bonheur impossible; la fontaine, le perron et la chapelle sont les possessions de Laudine qui ne le concernent plus (3528-29). Sa vie en tant que chevalier n'a plus aucun sens ni en termes arthuriens ni en ses propres termes de "boene aventure". C'est précisément son manque d'orgueil et sa profonde humilité qui l'empêchent de voir une solution positive. Sa renaissance suivant la folie qui lui a enlevé son orgueil, n'en a pas moins laissé le résultat de cet orgueil, la faute commise envers sa femme. Sa renaissance lui a même donné un sentiment très vif de cette faute, sentiment qui le paralyse. La première fois la folie était la seule solution. Sa situation est plus désespérée maintenant que la raison refuse de le quitter.

A ce moment, Lunete, prisonnière dans la chapelle, sur le point d'être mise à mort précisément à cause de la faute d'Yvain, lui donne la solution qu'il n'espérait plus trouver. Avant de savoir qui elle est, il refuse de considérer l'état de cette jeune femme comme étant pire que le sien:

> - Or primes, fet il, puis je dire
> que le miens diax et la moie ire
> a la vostre dolor passee
> qu'estre porriez delivree
> par qui que soit de cest peril
> donc ne porroit ce estre. - ... (3601-3606)

Il apprend ensuite que c'est à cause de lui qu'elle va mourir, et que "qui que soit" ne peut être que lui seul, Gauvain ayant disparu. Il trouve donc que "boene aventure" est obligée, sinon imposée dans cette situation, où il n'y a que lui qui sache que la demoiselle est innocente des accusations portées contre elle. Comme il va la délivrer de la mort, elle devient la personne inattendue qui va le délivrer de son impasse en lui donnant une raison de vivre et de vaincre: la défense non seulement de sa vie à elle mais de son amour à lui (voir pp. 65-68). Dès ce moment, Yvain accepte la responsabilité de son passé et de son avenir de manière positive. Il s'attache pour la première fois à son lion. Il s'en va chercher un logement pour la nuit et l'ayant trouvé, refuse d'entrer sans son lion:

> ...«N'en parlez mie
> que ja n'i enterrai sanz lui:
> ou nos avrons l'ostel andui,
> ou je me remanrai ça fors
> qu'autretant l'aim come mon cors.
> Et ne por quant, n'en dotez rien,
> que je le garderai si bien
> qu'estre porroiz tot asseür.» (3788-95)

Le lion devient une partie intégrale de sa vie; Yvain sera désormais le chevalier au lion (4283-6).

Pendant les trois épisodes de ce chapitre, Yvain passe par une série d'étapes qui le mènent d'une vie entièrement solitaire et indépendante à la vie du monde civilisé. Pendant sa folie il abandonne une partie de son indépendance de sauvage en établissant un rapport avec un homme, lui aussi solitaire et indépendant, qui l'aide, mais qui ne veut pas s'engager plus loin car il a déjà fait le choix de s'écarter de la

société des hommes, et de rejeter sa responsabilité envers eux. Il est cependant un "boens hom" (2841, 2869) qui donne à Yvain du pain et de la viande cuite quoique sans sel ni poivre (2876), ce qui a l'effet de relever Yvain d'un niveau strictement animal pour le replacer au niveau humain. Chez la dame de Noiroison il ne se trouve pas encore dans un monde vraiment civilisé car c'est un monde dans lequel la raison existe, la société existe, mais où il n'y a pas de rapport entre les deux. Yvain n'a pas de responsabilité personnelle dans ce monde. Il n'est ici qu'un chevalier sans individualité personnelle parmi d'autres chevaliers considérés de si peu d'importance par la dame qu'elle les laisse mourir par centaines pour défendre son soi-disant honneur. Le rôle joué par Yvain dans la lutte pour l'honneur de la dame est le résultat d'un geste de reconnaissance qui ressemble au geste de charité de l'hermite, mais qui mène à un engagement plus défini. Les termes de l'engagement remplis, Yvain quitte cette société pour vivre seul comme l'hermite. C'est alors qu'il se sert de sa raison pour la première fois en décidant de tuer le serpent. Il est maintenant non seulement chevalier, mais chevalier raisonnable, en quoi il se distingue nettement d'un chevalier arthurien. Le lion, reconnaissant à Yvain de lui avoir sauvé la vie, s'attache à lui comme serviteur et gardien. Le lion en ce moment semble symboliser la vraie courtoisie, la gentillesse et la franchise, et la vraie prouesse, qui n'existe pas sans jugement sain et humain. Par son attachement à Yvain, le lion symbolise déjà le rétablissement des qualités positives chez son maître qui pourtant continue à poursuivre sa vie solitaire sans plus d'égards envers son compagnon que n'en avait

l'hermite. Cependant un chevalier ne peut pas vivre la vie d'un hermite. Son métier demande un retour au monde extérieur. Dès le premier repas en plein air Yvain n'est plus content de la viande cuite sans sel ni poivre:

> sel rostist tant que il fu cuiz,
> mes del mangier ne fu deduiz
> qu'il n'i ot pein ne vin ne sel, -
> ne nape, ne coutel, ne el; (3461-64)

Il ressent déjà le besoin de contacts avec le monde civilisé qu'il ne commence à chercher de façon consciente que lorsqu'il trouve dans la cause de Lunete un but à accomplir dans la société des autres hommes. Le monde civilisé devient pour Yvain le monde de la responsabilité personnelle: en quittant Lunete, il cherche un logement pour la première fois depuis son départ de la dame de Noiroison. Il se prépare à entrer de nouveau dans le monde extérieur pour s'y faire une place. D'ailleurs, le monde de la responsabilité personnelle, représenté par le pays de la fontaine, semble l'avoir attiré insensiblement depuis son départ de la dame de Noiroison.

Lors de sa rencontre avec Lunete, Yvain est reconnu pour la première fois comme un chevalier ayant une personnalité individuelle. Pour Lunete, il n'est plus un chevalier à la mode. Il est Yvain dont elle reconnaît la valeur malgré la défection qui a mis sa vie à elle en péril:

> - Sire, nel vos celerai plus
> des qu'il vos plest que jel vos die.
> voirs est que je ne me fains mie
> de vos eidier an boene foi.

Par l'amonestemant de moi,
ma dame a seignor vos reçut;
mon los et mon consoil en crut
et par la sainte Paternostre
plus por son preu que por le vostre
le cuidai feire et cuit ancor:
itant vos an reconuis or,
s'enor et vostre volenté
porquis, se Dex me doint santé. (3642-54)

Lunete se serait même passée de son service chevaleresque, ayant tant d'estime pour sa vie (3730-43). Yvain est enfin arrivé à se revêtir non seulement de ses armes et de sa raison, mais aussi de sa propre personnalité. Il devient maintenant un homme entier; il reconnaît enfin son lion, qui sera désormais serviteur et gardien de son individualité. Il devient maintenant un homme qui poursuit sa vie parmi d'autres hommes selon les demandes de sa propre raison et de sa propre conscience. La renaissance d'Yvain se complète maintenant lorsqu'il prend à son baptême un nouveau nom: le chevalier au lion. Le lion représente maintenant son caractère individuel qui désormais le distinguera des chevaliers arthuriens.

Chapitre IV

RÉÉDUCATION

Le chevalier au lion triomphant

Yvain, ayant promis d'aider Lunete, la quitte pour chercher du logement et se trouve ainsi engagé dans sa première aventure comme le chevalier au lion. Il est chaleureusement accueilli à un château par le sire et par ses gens qui déguisent mal leur angoisse à la pensée de ce qui les attend: le géant Harpin, ayant déjà tué deux des six fils du sire et emprisonné les quatres autres, viendra le lendemain matin avant midi tuer ces quatres devant les yeux de tous. Le sire ne pourra leur sauver la vie qu'en donnant au géant sa fille unique pour le divertissement des domestiques de celui-ci. La seule solution serait de trouver un chevalier pour combattre Harpin. Lorsqu'Yvain demande la cause de leur dueil, le sire ne veut pas la lui révéler:

> - Oïl, s'il vos vient a pleisir;
> mes le celer et le teisir
> devrïez vos asez voloir;
> chose qui vos face doloir
> ne vos dirai je ja, mon vuel;
> lessiéz nos feire nostre duel
> si n'an metez ja rien a cuer. (3833-39)

On remarque alors la différence nette entre cette situation et celle de la dame de Noiroison. Le cas est bien plus grave et le besoin d'un chevalier bien plus urgent, mais on ne demande pas à Yvain qu'il les aide, bien que son métier de chevalier soit évident par ses armes. Ici on ne suit pas le principe que le seul but du chevalier est de se

battre et qu'on peut acheter ses services en le logeant pour une nuit (3872-79). Il ne s'agit pas de se douter de sa valeur comme chevalier car on a confiance en lui à cause de son lion (3999-4006).

De nouveau Yvain lui demande une explication, poussé par la compassion autant que par la curiosité (3840-44), malgré l'avertissement du sire (passage cité p.58), qu'il ferait mieux de ne pas se laisser entraîner dans ce qui ne le regarde pas. Ayant entendu le récit, Yvain demande pourquoi on n'a pas cherché de l'aide à la cour d'Arthur. Il apprend alors que la femme du sire est la soeur germaine de Gauvain et qu'on ne peut pas trouver ce dernier à la cour puisqu'il est parti chercher la reine d'Arthur. Le sire ne comptait que sur lui. Yvain, malgré la pitié qu'il ressent envers le sire et sa famille ne peut rien promettre:

> ...«Biax dolz sire chiers,
> je m'an metroie volentiers
> en l'aventure et el peril,
> se li jaianz et vostre fil
> venoient demain a tele ore
> que n'i face trop grant demore,
> que je serai aillors que ci
> demain a ore de midi,
> si con je l'ai acreanté. (3937-45)

Yvain n'explique que ce qu'il faut: il a promis d'être ailleurs à midi; il faudra donc que le géant arrive bien avant cette heure. A l'arrivée de la fille et de sa mère, le sire leur explique qu'Yvain entreprendra le combat. Yvain rectifie un malentendu possible en répétant qu'il ne pourra le faire que si le géant arrive à temps. Il leur conseille d'avoir confiance en Dieu:

Mes de ce boen gré lor savroie
se eles se reconfortoient
jusqu'a demain, que eles voient
se Dex les voldra conseillier.
Moi ne covient il plus proier
mes que li jaianz si tost veingne
qu'aillors mantir ne me coveingne,
que por rien je ne lesseroie
que demain a midi ne soie
au plus grant afeire por voir
que je onques poïsse avoir.» (3982-92)

Le lendemain matin, ayant attendu selon sa promesse, Yvain leur dit enfin qu'il ne peut plus attendre malgré son désir d'aider les neveux et la nièce de Gauvain (4030-39). Ce n'est qu'à ce moment qu'on commence à exercer une pression sur lui: le sire lui offre des récompenses qu'Yvain refuse et la pucelle le supplie au nom de la Vierge, de Dieu et de Gauvain. Yvain est moralement déchiré par cette dernière supplication:

D'angoisse a un sopir gité
que por le reaume de Carse
ne voldroit que cele fust arse
que il avoit aseüree;
sa vie avroit corte duree
ou il istroit toz vis del sens
s'il n'i pooit venir a tens;
et d'autre part, autre destrece
le retient, la granz gentillece
mon seignor Gauvain son ami,
que par po ne li part par mi
li cuers, quant demorer ne puet.
Ne por quant encor ne se muet,
einçois demore et si atant
tant que li jaianz vient batant
qui les chevaliers amenoit; (4070-85)

Il sait qu'il perdra la raison s'il n'arrive pas à temps de sauver la vie de Lunete; de l'autre côté "la granz gentillece" (4078) de son ami

Gauvain le retient. C'est pendant cette paralysie de la volonté d'Yvain que le géant arrive.

Nous avons remarqué qu'Yvain reste toujours convaincu de la priorité de son obligation envers Lunete, obligation dictée par sa conscience et sa raison (3937-45, 3982-92, 4030-39). Dans le dernier passage cité dessus, on voit qu'il en est aussi conscient qu'auparavant ("quant demorer <u>ne puet</u>", v. 4081) sans être capable d'agir. La dernière supplication de la jeune fille au nom de Gauvain suscite en Yvain toute sa loyauté envers Gauvain.

Malgré l'obligation à Lunete que lui impose sa nouvelle conception de la chevalerie, Yvain garde envers Gauvain une loyauté aveugle qui se manifeste comme une attache émotionelle n'ayant rien à faire avec la raison et même plus forte que sa raison et sa conscience. Cette attache ne peut pas s'expliquer uniquement par le sentiment d'amitié entre les deux chevaliers. Car il n'est pas possible, en termes d'amitié seule et contre les demandes de sa raison, qu'Yvain risque la vie d'une amie qui lui avait sauvé la vie et rendu possible son mariage, afin de sauver la famille de celui dont les conseils avaient mené à l'échec de ce mariage. Pour qu'Yvain arrive à une telle crise paralysante il faut que sa confiance en Gauvain et en la cour n'ait pas été ébranlée par sa renaissance. Gauvain reste son idéal chevaleresque comme au début lorsqu'Yvain avait quitté sa femme pour le suivre aux tournois. Yvain se considère obligé, malgré sa conscience, d'entreprendre l'aventure qu'un chevalier arthurien (surtout Gauvain) aurait entrepris sans hésitation à sa place.

Les preuves n'en manquent pas. Dès qu'Yvain apprend le désastre qu'attendent le sire et sa famille, il dit:

«Sire, fet il, de vostre enui
molt iriez et molt dolanz sui,
mes d'une chose me mervoil
se vos n'en avez quis consoil
a la cort le boen roi Artu.
Nus hom n'est de si grant vertu
qu'a sa cort ne poïst trover
tex qui voldroient esprover
lor vertu ancontre la soe.» (3897-3905)

Dès qu'il apprend qu'il s'agit de défendre la famille de Gauvain, Yvain persiste à regarder la situation de ces malheureux dans ce contexte [c'est moi qui souligne]:

- Ce ne me lest ja Dex veoir,
fet mes sire Yvains maintenant,
voir ne seroit mie avenant
que au pié me venist la suer
mon seignor Gauvain a nul fuer,
ne sa niece, Dex m'an desfande
c'orguiauz en moi tant ne s'estande
que a mon pié venir les les. (3972-79)

et sachiez bien certainnemant
que volentiers et boenemant,
se trop n'eüsse grant besoing
et mes afeires ne fust loing,
demorasse encor une piece
por les neveuz et por la niece
mon seignor Gauvain que j'aim molt.» (4033-39)

Et la pucele qui s'esmaie
comance molt fort a plorer,
si li prie de demorer.
Come destroite et angoisseuse
por la reïne glorieuse
del ciel et des anges li prie,
et por Deu, qu'il ne s'an aut mie,
einz atende encore un petit,
et por son oncle que il dit
qu'il le conuist et loe et prise.

Si l'an est molt grant pitiez prise
quant il ot qu'ele se reclainme
de par l'ome que il plus ainme... (4054-66)

D'angoisse a un sopir gité
que por le rëaume de Carse
ne voldroit que cele fust arse
que il avoit aseüree;
sa vie avroit corte duree
ou il istroit toz vis del sens
s'il n'i pooit venir a tens;
et d'autre part, autre destrece
le retient, la granz gentillece
mon seignor Gauvain son ami, ... (4070-79)

Yvain avait déjà exprimé à Lunete sa confiance entière en Gauvain:

- Et mes sire Gauvain, chaeles,
li frans, li dolz, ou ert il donques?
A s'aïe ne failli onques
dameisele desconseilliee. (3692-95)

Donc Yvain considère Gauvain un homme qui n'hésiterait jamais à défendre une malheureuse; la preuve est qu'il abandonne sa propre famille et Lunete pour essayer de sauver la reine. Parce qu'un autre chevalier arthurien n'est pas venu à la place de Gauvain, Yvain se sent obscurément responsable de s'aquitter de ce devoir en tant que chevalier arthurien. Puisqu'Yvain reste ainsi aveugle aux défauts de la cour à laquelle il semble s'associer toujours, il faut supposer aussi qu'il considère le manque de conscience qui caractérisait sa conduite avant sa folie comme un défaut particulier chez lui et absent chez ses anciens camarades. Pour cette raison il lui est impossible de faire face lucidement à ce qui règle sa conduite dans cette affaire. D'ailleurs, il manquera toujours de lucidité en ce qui concerne le

conflit entre sa nouvelle conscience et son idée obscure que le meilleur chevalier est le chevalier arthurien.

Il est certain qu'au point de vue de la droiture, la défense de la famille de Gauvain et celle de Lunete s'égalent. Il n'y a que la priorité d'obligation qui les sépare. En termes de cette priorité Yvain échoue parce qu'il ne choisit pas; il ne fait qu'hésiter et les circonstances le sauvent. Pourtant il a fait des progrès nettement marqués: il reconnaît son obligation envers Lunete et ne l'oublie jamais. Il y a un parallèle entre cette situation et celle de son départ initial de la fontaine et de sa femme. La première fois, le code arthurien symbolisé par Gauvain, l'a empêché de revenir le jour fixé. Cette fois-ci, Yvain n'a pas oublié son devoir envers Lunete malgré sa dévotion au code arthurien représenté par Gauvain, et il arrive à temps.

Au premier défi grossier et orgueilleux lancé par le géant, Yvain, "con frans et dolz" (4129), essaie de rassurer la famille et demande ses armes (4130-39). Au deuxième, il répond raisonnablement et sans orgueil (4184-87) et le combat s'engage. Yvain vainc le géant grâce à l'aide de son lion et ne s'attarde que pour demander qu'on raconte tout à Gauvain dès le retour de ce dernier. Lorsqu'on lui demande son nom, il répond:

«Tant li porroiz
dire, quant devant lui vanroiz,
que li Chevaliers au lyon
vos dis que je avoie non;
et avoec ce prier vos doi
que vos li dites de par moi
qu'il me conuist bien et je lui;
et si ne set qui je me sui;... (4283-90)

Il s'appelle le chevalier au lion. Lui et Gauvain se connaissent mais Gauvain ne le reconnaîtra pas. Yvain sait alors qu'il n'est plus celui que Gauvain connaissait autrefois et veut seulement que son ami sache que, comme doit faire tout bon chevalier, il a mené à bonne fin une défense des malheureux. Yvain ne s'intéresse pas à sa réputation personnelle. C'est un geste qui souligne tout ce qu'il y a d'idéaliste dans l'attitude d'Yvain et un geste totalement dépourvu d'égoïsme.

A ce dernier égard, on remarque que l'orgueil lui manque toujours. Lorsqu'il essaie de consoler la famille (3982-85, 4126-50), il évite scrupuleusement de leur faire des promesses vides. Il insiste même sur la nécessité d'avoir foi et confiance en Dieu. Lui-même se fie plus à Dieu qu'à sa propre prouesse (4132-34) et n'ose pas dire d'avance qui sera le vainqueur (4142-43).[1] Il reste courtois même envers le géant qu'il considère si orgueilleux (4130-31).

Yvain retourne à Lunete au plus vite possible. Encore une fois il remplace Gauvain que Lunete avait cherché en vain comme premier choix pour sa défense (3619-20, 3696-99), car Gauvain lui avait promis son aide en cas de besoin. Yvain se croit personnellement responsable de la vie de cette demoiselle qui lui avait sauvé la vie quand il se trouvait prisonnier entre les deux herses (3628-37). De plus, c'est à cause de lui qu'on l'accuse de trahison (3618-22, 3715-17), et il la sait innocente (4332-35, 4426-42).

Tandis qu'Yvain reconnaît sa propre responsabilité dans cette affaire, sa femme fait preuve d'une irresponsabilité totale. Laudine avait déjà reconnu que Lunete lui était si fidèle qu'elle n'aurait jamais

conseillé une démarche qui n'était pas dans les intérêts de sa dame (1740-50). Celle-ci ne veut pas reconnaître maintenant que la décision d'épouser Yvain était uniquement la sienne. Tandis que les deux époux doivent savoir que Lunete est innocente, Yvain seul la défend, sachant aussi que Lunete n'aurait jamais pu prévoir qu'un chevalier aussi preux, courtois et amoureux qu'Yvain s'était montré jusqu'alors, abandonnerait et la fontaine et sa dame. Même au milieu de cette crise, Lunete juge qu'elle avait bien fait (vv. 3648-54, cités p.57). Elle semble comprendre que ce qui s'est passé n'est pas entièrement la faute d'Yvain, tandis que Laudine reste incapable de reconnaître ses responsabilités manquées, soit envers son mari soit envers Lunete.

Avant le combat Yvain essaie de régler l'affaire raisonnablement sans duel, mais en vain. Aux injures orgueilleuses des trois chevaliers, le sénéchal et ses deux frères, Yvain répond sans orgueil, courtoisement. Il a confiance que Dieu et le droit sont de son côté (4325-30, 4426-42). Obligé enfin de se battre, il réussit à vaincre tous les trois à l'aide de son lion qui, comme lui, sort de ce combat gravement blessé.

Aussitôt la bataille finie, Laudine pardonne Lunete (4560-63). Tout le monde est heureux et rend hommage à leur seigneur qu'ils ne reconnaissent pas. Laudine elle-même lui parle assez longuement sans reconnaître son mari qui, devenu chevalier responsable, est revenu régler ses affaires chez lui. Donc, elle n'est pas encore obligée d'admettre sa défaite et de lui céder sa souveraineté. Elle peut ainsi accepter sans humiliation le résultat du duel et le rétablissement de Lunete. Sa souveraineté reste intacte pour le moment sans qu'elle ait eu besoin ni

de l'exercer ni de la compromettre. Yvain, par contre, est revenu spécifiquement pour faire face à ses responsabilités et pour expier dans la mésure du possible les fautes de son passé irréfléchi. Par sa victoire, il donne la preuve de la fidelité de Lunete et de la sienne envers leur dame qui était devenue si aveuglée par son orgueil et sa haine qu'elle ne distinguait plus entre ses amis et ses enemis.

Lorsque Laudine prie Yvain de rester pour se remettre, il répond que tant que sa dame ne lui pardonne il ne le peut pas. La réplique de Laudine indique que dans le domaine de l'amour comme dans le domaine de la chevalerie, elle conçoit tout en termes de sa souveraineté:

> - Certes, fet ele, ce me poise,
> ne tieng mie por tres cortoise
> la dame qui mal cuer vos porte.
> Ne deüst pas veher sa porte
> a chevalier de vostre pris
> se trop n'eüst vers li mespris. (4587-92)

Une dame qui repousserait un chevalier aussi preux que lui serait peu courtoise à moins que ce ne soit la faute du chevalier. La plus grande faute de cette dame serait donc un manque de courtoisie dans le cas où elle aurait tort. L'idée ne vient pas à Laudine que la dame pourrait être en partie la cause du malentendu. C'est un reflet de sa propre situation: si Yvain ne lui avait pas désobéi, elle ne l'aurait jamais mis à la porte, car lui était preux et elle courtoise. Yvain voit alors que sa triomphe personnelle, qui a failli causer la mort de son lion, n'a rien changé dans son rapport avec sa femme. Qu'il considère sa propre faute enfin expiée et qu'il reconnaît enfin celle de sa femme

se voit lorsqu'il la quitte en disant entre ses dents qu'il n'y a qu'elle qui puisse rétablir son bonheur:

- Or alez donc a Deu, biaus sire,
qui vostre pesance et vostre ire,
se lui plest, vos atort a joie!
- Dame, fet il, Dex vos en oie!»
Puis dist antre ses danz soef:
«Dame, vos en portez la clef,
et la serre et l'escrin avez
ou ma joie est, si nel savez.» (4621-28)

Puisque la solution reste avec elle, Yvain s'en va, portant le lion blessé sur son écu, chercher un logement et de l'aide.

Le chevalier au lion dans le cadre arthurien

Yvain quitte de son propre choix le monde de la fontaine où il s'occupait de ses obligations personnelles. N'ayant plus d'obligations, il n'a plus de but spécifique. Faute d'un point d'attache personnel, il retourne sans le savoir vers le monde des idéals abstraits. Le monde de la cour d'Arthur reste ouvert devant lui.

L'amie de la soeur déshéritée lui demande de l'aide dans un autre duel judiciaire et il accepte, cette fois-ci comme un simple instrument de justice sans d'autre engagement personnel que sa promesse. Il espère trouver "boene aventure" confiant encore une fois du droit qu'il défendra:

et se de moi grant afeire a
cele por cui vos me querez,
ja ne vos an desesperez
que je tot mon pooir n'en face;
or me doint Dex et cuer et grace
que je, par sa boene aventure,
puisse desresnier sa droiture. " (5094-5100)

Ensemble avec la demoiselle, il arrive au château de Pesme Aventure et se trouve mal accueilli pour la première fois. Une dame "cortoise et sage " (5138) lui explique que les gens ne lui veulent pas de mal: si Yvain voulait seulement comprendre ("se tu le savoies entendre" v. 5141), on cherche à l'empêcher d'entrer pour son propre bien, selon la coutume qui demande également qu'on n'explique pas pourquoi (5136-52). Elle lui dit aussi que la décision est à lui; personne ne le fera pour lui (5153-55). Yvain oublie, paraît-il, l'angoisse dans laquelle il s'est précipité chez le beau-frère de Gauvain par ses questions indiscrètes. Dans ce cas-là il s'agissait surtout de la compassion qui le poussait à interroger le sire. Ici il s'agit uniquement d'une curiosité qui est telle qu'il continue son chemin tout en sachant qu'il serait preux et honorable de retourner en arrière (5157-59); il se sert du prétexte qu'il lui faut un logement pour la nuit.[2] Lorsque la dame insiste qu'une "trop grant honte" (5167) l'attend s'il continue, il avoue franchement qu'il est poussé par la curiosité (5169-71).[3] Yvain doit savoir ce que veut dire honte dans le contexte chevaleresque: la défaite ou la mort dans un combat. Il oublie encore une fois la priorité d'une promesse faite et il entre dans le château malgré de nouvelles injures de la part du portier. Se trouvant devant trois cents demoiselles malheureuses, il veut toujours satisfaire

sa curiosité. Le portier ne répond pas à ses questions, ce qui l'oblige à interroger les demoiselles elles-mêmes, situation dangereuse où il se trouve en proie non plus à la curiosité mais à la compassion, c'est-à-dire dans la même situation qui a failli l'empêcher de retourner à Lunete.

Leur histoire est assez simple: leur roi, de l'Ile aux pucelles, "s'ala tant come fos naïs" (5254) en cherchant à tout savoir qu'il arrive enfin à Pesme Aventure où il se trouve obligé de combattre deux nétuns. Se voyant perdre la bataille, il promet pour se sauver la vie, d'envoyer chaque année au château trente pucelles de sa royaume. Dix ans ont passé, beaucoup de chevaliers errants sont venus par hasard tomber dans le même piège à cause de leur curiosité, mais aucun n'a pu vaincre les deux nétuns.

Cette histoire qui souligne la folie de la curiosité irresponsable qui n'accomplit rien, ramène Yvain à la raison. Il se rend compte de son erreur et essaie de la rectifier lorsque les demoiselles l'avertissent qu'il faudra que lui aussi combatte les deux fils du diable:

> - Dex, li voirs rois esperitables,
> fet mes sire Yvains, m'an desfande,
> et vos enor et joie rande,
> se il a volenté li vient! (5332-35)

Il espère que Dieu lui permettra d'éviter ce combat et qu'Il rendra aux demoiselles leur joie et leur honneur.[4] Mais il est déjà trop tard. Le lendemain matin, le sire du château lui refuse la permission de partir en expliquant que la coutume du château exige un combat avec ses deux "sergenz", non pas pour libérer les demoiselles, dont il ne parle pas, mais

pour recevoir la main de sa fille et tous ses biens (5458-72). Contre son gré, Yvain s'engage dans la bataille et de nouveau grâce à son lion, il remporte une victoire. Il s'aperçoit alors que la récompense est aussi obligatoire que n'a été la bataille, mais il reste de volonté inébranlable:

> si n'en di ge rien por desdeing:
> ne vos poist, se je ne la preing,
> que je ne puis, ne je ne doi.
> Mes, s'il vos plest, delivrez moi
> les cheitives que vos avez;
> li termes est, bien le savez,
> qu'eles s'an doivent aler quites. (5699-5705)

Il demande seulement qu'on libère les demoiselles. Le sire accepte de les libérer, tout en insistant sur le mariage avec sa fille. Lorsqu'Yvain répond de nouveau qu'il ne peut ni ne doit l'épouser et parle de son obligation envers la demoiselle qui l'accompagne (5714-30), le sire le menace de prison en l'accusant d'orgueil. Yvain insiste encore une fois sur ses deux obligations: il ne peut ni épouser la jeune fille ni abandonner la demoiselle (5739-43).

Il est assez précis au sujet de son obligation envers la demoiselle qui l'accompagne, mais en ce qui concerne ses obligations envers sa femme, il ne fait que répéter à trois reprises qu'il ne peut pas épouser la jeune fille (5701,cité dessus; 5721, 5740). La dernière fois il devient un peu plus précis:

> - Desdaing, sire; nel faz, par m'ame,
> mes je ne puis esposer fame
> ne remenoir por nule painne.
> La dameisele qui m'an maine
> suidrai, qu'autremant ne puet estre. (5739-43)

On remarque pourtant qu'il revient immédiatement à ce qu'il considère comme son obligation chevaleresque. Il essaie donc de refouler autant que possible sa vie personnelle bien plus que dans l'épisode d'Harpin (voir p. 59). Il se prépare déjà pour la négation entière de son identité dans l'aventure à venir. Il n'y a que sa courtoisie envers le sire qui finit par l'injurier ouvertement, et son humilité devant les gens de la ville qui lui demandent pardon de la mauvaise réception accordée à lui, qui nous indique qu'Yvain reste toujours sans orgueil et donc toujours pas un chevalier arthurien.

Puisqu'Yvain laisse le lion à l'auberge avant de se présenter à la cour, ce n'est ni le chevalier au lion ni l'ancien Yvain qui va se battre en duel judiciaire. Comme Gauvain, qui porte des armes que personne ne reconnaît, il est devenu tout à fait anonyme et impersonnel. Les deux chevaliers ont perdu toute leur individualité pour devenir de simples instruments de justice même aux yeux de celles pour qui ils vont se battre; car la soeur aînée sait seulement que Gauvain est le meilleur chevalier du royaume et la jeune soeur dit d'Yvain:

> si ne set il qui ge me sui,
> n'il ne me conoist, ne ge lui!» (5983-84)

La recherche de l'anonyme correspond à un refus d'accepter la responsabilité en ce qui concerne le résultat du duel. On a déjà remarqué cette attitude dans le cas de Laudine qui n'indique aucune humiliation à la défaite du sénéchal en qui elle avait assez de confiance pour permettre le duel. Arthur en ce moment sait exactement de quoi il s'agit (5903-5, 5919-24) mais il se dégage du problème en

renvoyant la décision à un duel. Par contre la plus jeune soeur en essayant de régler l'affaire sans combat, comprend qu'elle partage la responsabilité avec Arthur qui a permis le duel, et que les deux chevaliers n'y sont pour rien:

«Dex salt le roi et sa mesniee!
Rois, s'or puet estre desresniee
ma droiture ne ma querele
par un chevalier, donc l'iert ele
par cestui qui, soe merci,
m'en a seüe anjusque ci,
s'eüst il molt aillors a feire
li frans chevaliers deboneire;
mes de moi li prist tex pitiez
qu'il a arrieres dos gitiez
toz ses afeires por le mien.
Or feroit corteisie et bien
ma dame, ma tres chiere suer,
que j'aim autant come mon cuer,
se ele mon droit me lessoit;
molt feroit bien, s'el le feisoit,
que je ne demant rien del suen. (5937-53)

En contraste avec Arthur elle reconnaît le tort qu'on a de demander à un chevalier qu'il abandonne ses propres affaires pour défendre une cause qui n'est pas la sienne. Puisque le roi ne dit rien à la suite de ce discours si raisonnable, la jeune soeur s'adresse directement à son aînée dans un dernier effort pour éviter le combat:

«Certes, fet ele, ce me poise
que por nos deus se conbatront
dui si preudome con cist sont;
s'est la querele molt petite,
mes je ne la puis clamer quite,
que molt grant mestier an avroie.
Por ce meillor gré vos savroie
se vos me lessïez mon droit. (5962-69)

Voici dans ces deux passages la critique la plus lucide du code arthurien de tout le roman; mais personne ne la comprend, et le combat commence. Les gens qui regardent la bataille s'étonnent de voir l'égalité du combat car ils savent aussi bien qu'Arthur que la soeur aînée a tort. Même la reine se joint à eux dans un effort pour arrêter le combat avant que les deux chevaliers ne se tuent ou qu'un des chevaliers arrive à détruire l'honneur de l'autre (6167-80). Arthur refuse d'écouter ses gens et sa femme et se laisse plutôt mener par la volonté de la soeur aînée (6181-84). Les deux chevaliers entendent cette conversation. Gauvain, qui sait maintenant qu'il défend le mauvais côté dans l'affaire, continue à se battre, car son honneur demande qu'il vainc, et son honneur comme chevalier anonyme n'a rien à faire avec la justice de la querelle en cause. Lorsque les deux chevaliers se reconnaissent, Gauvain peut enfin dire qu'il serait vaincu par la prouesse d'Yvain et "par le tort / celi qui m'avoit el chanp mis (6340-41)". Il ne dit pas qu'il a eu tort personnellement; c'est la faute de celle qu'il défendait qui l'aurait vaincu.

Enfin, Arthur essaie de rendre une décision lui-même, confiant qu'elle accordera l'honneur aux deux chevaliers et qu'on l'en louera toujours:

> «Seignor, fet il, antre vos deus
> a grant amor, bien le mostrez
> quant chascuns dit qu'il est oltrez;
> mes or vos an metez sor moi
> et jes acorderai, ce croi,
> si bien qu'a voz enors sera
> et toz siegles m'an loera.» (6366-72)



Ce pauvre roi qui se prend pour le Salomon de son époque, obtient alors une confession de la soeur aînée par le moyen d'une ruse (6378-89). Quand elle proteste et lui fait des reproches, en lui donnant une courte leçon au sujet de la bonne conduite royale, il lui dit que si elle n'accepte pas sa décision il déclarera son neveu vaincu. C'est un mensonge, car il n'a nullement l'intention de le faire:

> Il ne le deïst a nul fuer,
> mes il le dit por essaier
> s'il la porroit tant esmaier
> qu'ele randist a sa seror
> son heritage, par peor,
> qu'il s'est aparceüz molt bien
> que ele ne l'en randist rien
> por quan que dire li seüst
> se force ou crieme n'i eüst. (6414-22)

Arthur semble savoir qu'il a si peu d'autorité ou de 'force' que le seul moyen de faire céder la demoiselle, c'est de lui faire peur. Incapable de sortir du cadre de son propre système judiciaire, il retombe sur le duel comme seule solution: il déclarera son neveu vaincu, dit-il, parfaitement inconscient du fait qu'il échoue lamentablement à son devoir de roi tout comme le duel vient d'échouer comme instrument de justice. En se servant de sa raison rien que pour choisir arbitrairement le vainqueur, il réduit tout son système à une farce sans égale. Arthur, à qui le destin a donné cette occasion de faire preuve de sagesse, ne se trouve pas à la hauteur de la tâche, et reste fidèle au seul moyen qu'il considère capable de tout régler dans la vie: le combat.

On voit ici l'échec du roi déjà présagé dans les critiques prononcées contre lui par Lunete, le beau-frère de Gauvain et la demoiselle

déshéritée. Lunete, n'ayant pu trouver Gauvain à la cour, explique ainsi la raison:

> mes la reïne en a menee
> uns chevaliers, ce me dit an,
> don li rois fist que fors del san,
> quant aprés li l'en envoia;
> et Kex, ce cuit, la convoia
> jusqu'au chevalier qui l'en mainne;
> s'an est or entrez an grant painne
> mes sire Gauvains qui la quiert. (3700-07)

Le beau-frère de Gauvain critique Arthur encore plus ouvertement:

> Ne por quant ja ne l'en eüst
> menee, por rien qu'il peüst,
> ne fust Kex qui anbricona
> le roi, tant que il li bailla
> la reïne, et mist en sa garde.
> Cil fu fos et cele musarde
> qui an son conduit se fïa,
> et je resui cil qui i a
> trop grant domage et trop grant perte,... (3915-23)

Et la jeune soeur, en apprenant que Gauvain ne l'aidera pas, se présente immédiatement au roi:

> «Rois, fet ele, je ving a toi
> et a ta cort querre consoil
> ne n'i truis point, si m'an mervoil
> quant je consoil n'i puis avoir
> mes ne feroie pas savoir
> se je sanz congié m'an aloie. (4768-73)

Elle s'étonne que dans cette cour célèbre elle ne trouve personne qui puisse l'aider et décide de chercher de l'aide ailleurs (4774-79), du chevalier au lion (4808-12).

On fait toujours des reproches à Arthur, jamais à Gauvain, ce qui est juste dans le fond car le dévouement aveugle de Gauvain à son roi et à la vie arthurienne ne lui permet pas de formuler des jugements personnels à l'égard de son devoir chevaleresque, donc de devenir responsable de ce qu'il fait. Par contraste avec Yvain qui lui aussi ne reconnaît pas le conflit entre la responsabilité personnelle et la vie chevaleresque arthurienne, Gauvain n'en souffre pas. Il reste toujours insouciant. Il fait des promesses à Lunete sans scrupule. Lorsqu'il apprend que le chevalier au lion s'est occupé de sauver sa famille il n'y réfléchit que pour savoir s'il peut se rappeler d'un chevalier de ce nom. Il accepte sans questions la défense de la soeur aînée qui a tort et ne renonce pas à sa défense en apprenant les mérites de sa cause. Seules les règles de la courtoisie l'obligeront à céder lorsqu'Yvain se déclare vaincu et lui découvre son nom. Le fait qu'il a dû s'absenter de deux devoirs à cause de la bêtise de son roi ne le touche aucunement car il est incapable de reconnaître cette bêtise comme telle. D'ailleurs on est averti très tôt dans le roman que selon Gauvain, un engagement qui intervient est de la même valeur qu'un engagement promis car il dit à la fontaine pour faire taire Keu qu'Yvain serait là s'il ne se trouvait pas en difficultés ailleurs (2211-16). Comme Yvain en quittant Laudine après son mariage, il ne pense même pas à se tenir toujours prêt à s'occuper de son devoir personnel, car les obligations d'une vie personnelle sont remises tout à fait en arrière plan sinon oubliées complètement. Nous avons remarqué cette même attitude chez Yvain pendant les épisodes d'Harpin et, surtout, de Pesme Aventure (voir pp. 59 et 72).

Gauvain joue dans ce roman un rôle ingrat. Tout en étant la fleur de la chevalerie arthurienne, il reste le bouc-émissaire de la folie de son roi. Il n'est pas comme Keu qui, en tant que représentant de ce qu'il y a de pire dans la société arthurienne, possède une personnalité si forte qu'il ne passe jamais inaperçu. Gauvain, qui représente la perfection qu'un homme peut atteindre suivant le code de la prouesse et de la courtoisie arthuriennes, est condamné à passer d'un combat à l'autre sans laisser d'autre trace que son renom comme chevalier arthurien. Il devient un symbole vivant, parfaitement impersonnel. Dans cette mesure, on a tort de dire ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire, car même sa volonté et sa conscience ne sont plus les siennes; elles obéissent aveuglement à un idéal abstrait.

Avant le combat final il ne restait à Gauvain qu'un seul fragment de sa vie personnelle: son amitié pour Yvain. Cependant la société arthurienne, en exigeant que ses chevaliers se battent entre eux, leur enlève enfin la possibilité de se former des amitiés véritables et personnelles avec des camarades d'armes. Gauvain exprime à la fin du combat et pour la première fois une idée de ce qu'il veut dans la vie, nonobstant ses devoirs arthuriens:

> Mes mialz voel je que mes amis
> m'ait oltré d'armes que tüé.» (6342-3)

Cependant ce n'est pas possible. Il restera à la cour, fidèle aux idéals de la prouesse et de la courtoisie de son roi, tandis qu'Yvain, une fois réuni avec son lion, la quittera pour toujours. Le départ définitif d'Yvain n'est une répudiation ni de la cour ni de Gauvain. C'est une affirmation de sa nouvelle personnalité.

Le rôle du lion

Au niveau superficiel de l'histoire, le lion représente une force physique exceptionnelle qui permet à Yvain de vaincre ses adversaires pendant les trois premières aventures.[5] Au niveau symbolique, il représente sa personnalité nouvellement trouvée qui donne à Yvain une force supérieure née de sa conscience de son devoir envers ceux qui comptent sur lui.

On a déjà parlé (pp. 48-57) du fait qu'Yvain acquiert le lion en tuant le serpent venimeux dans un combat où il s'est servi de sa raison pour la première fois, mais que les deux ne deviennent inséparables qu'au moment où Yvain se rappelle tout son passé, acquiert ainsi sa propre personnalité et devient personnellement responsable de ses actes en retournant au monde extérieur. A partir de ce moment, la raison et par conséquent la conscience d'Yvain font partie de sa personnalité, et la rendent ainsi nouvelle par rapport à son passé irresponsable et irréfléchi.

Pendant les quatre aventures qui suivent, la relation entre Yvain et son lion subit un développement soutenu au cours duquel Yvain semble reconnaître peu à peu le conflit qui existe entre les demandes de sa conscience et son désir d'être un bon chevalier conforme au seul code chevaleresque qu'il connaît: le code arthurien qui, par contre, crée des chevaliers sans conscience personnelle.

Dans la première aventure sa conscience ne lui permet pas d'oublier Lunete et, sous forme de son lion, lui donne la force nécessaire pour vaincre Harpin le plus rapidement possible. Il n'est jamais question dans

cette bataille d'écarter le lion.[6] Pendant la défense de Lunete, les trois chevaliers obligent Yvain à écarter son lion, donc de se passer de ce qu'il reconnaît comme un avantage:

> Voirs est que molt li enuia,
> mes boene fïance an lui a
> que Dex et droiz il aideroit
> qui en sa partie seroit:[7]
> en ses aïdes molt se fie
> et ses lïons nel rehet mie. (4325-30)

Il a Dieu et le droit de son côté. En plus il a son lion, c'est-à-dire, sa responsabilité personnelle dans ce duel. Yvain n'est pas un instrument anonyme de la justice comme aurait été Gauvain à sa place. Lorsqu'on proteste contre la présence du lion, il répond:

> Et cil dit c'onques son lÿon
> n'i amena por chanpïon
> n'autrui que lui metre n'i quiert;
> mes se ses lÿons les requiert,
> si se desfandent vers lui bien,
> qu'il nes en afïe de rien. (4447-52)

Il n'est pas venu avec son lion pour que ce dernier se batte pour lui; pourtant il ne demanderait jamais d'autre champion que lui et s'il entre dans la mêlée, tant pis pour ses adversaires; Yvain ne promet rien. On lui donne alors le choix de se battre seul ou de partir. Yvain, en faisant éloigner son lion, essaie de devenir un chevalier anonyme, mais en vain. Malgré tous ses efforts, il ne peut pas empêcher que la conscience de sa responsabilité personnelle lui vienne en aide.

Pendant tout cet épisode, tout est contre l'affirmation d'une personnalité individuelle, ce qui explique pourquoi, dès son entrée dans le

combat, le lion est gravement blessé. D'abord, Yvain n'a pas voulu se faire connaître (3722-25) et il n'y a personne qui le reconnaisse sauf Lunete. Celà explique en plus la nécessité où se trouve Yvain de défendre son lion (4543-59), cette personnalité qu'il avait essayé en vain de mettre en arrière plan. Ensuite, il s'agit d'un duel judiciaire, situation dans laquelle le chevalier ne peut compter, selon la tradition arthurienne, que sur le droit qu'il défend pour assurer sa victoire. Cependant Yvain ne peut pas se passer du lion à cause de la responsabilité personnelle qu'il ressent envers Lunete. Le lion est donc obligé d'entrer en scène. Enfin, Yvain ne veut surtout pas que sa femme le reconnaisse (4346-50) avant le combat pour sauver Lunete. A son arrivée, il cherche Laudine des yeux (4336-45) et souffre de nouveau à la pensée de son amour perdu dont il se sent seul responsable (3525-26, 3552-56). La conscience de sa faute l'affaiblit dans la mesure où il doute, depuis son premier retour à la fontaine, qu'il ait droit à "boene aventure" à cause de son méfait. Pour surmonter sa faute passée, Yvain doit avoir recours à son lion, son nouveau sentiment de la responsabilité. Alors, quoique tout soit contre l'affirmation de sa personnalité, et que la bataille mette la vie du lion en péril, c'est uniquement à cause du lion qu'Yvain remporte la victoire (4497-4554).

Cependant c'est une victoire qui ne lui accorde que la satisfaction d'avoir libéré Lunete (4560-63), car tous ceux qui le louent à la suite du combat, y compris Laudine, ne le reconnaissent toujours pas (4570-76). Son lion est si affaibli qu'il ne peut pas le suivre comme d'habitude. Il faut qu'Yvain l'emporte sur son écu (4646-54). Par conséquent, malgré son

amour, Yvain ne peut pas rester chez Laudine où il risquerait d'anéantir cette nouvelle identité qu'il a gagnée et défendue avec tant de difficulté. Laudine cherche toujours un mari et un défenseur soumis à elle et elle n'est pas encore prête à renoncer à sa souveraineté. Ne voyant pas d'autre solution, Yvain s'occupe de guérir son lion avec l'intention de poursuivre avec lui une carrière de chevalier errant (4582-6, 4686-96) sans but spécifique. A partir de ce moment le lion tend à disparaître du récit pendant d'assez longues périodes qui correspondent aux moments où Yvain n'agit pas par un sentiment de responsibilité personnelle. Au château de Pesme Aventure le lion semble passer totalement inaperçu jusqu'au moment où, Yvain ayant accepté malgré lui d'entreprendre le combat contre les deux nétuns, le lion est enfermé dans une chambre à côté. En essayant d'éviter ce combat et en refusant d'intervenir auprès des trois cents demoiselles, Yvain fait preuve encore de sa conscience de son obligation envers l'amie de la soeur déshéritée. Comme Yvain avait négligé cette obligation en entrant dans le château par curiosité, il commence le combat tout seul, comblé de peur et de honte (5582-83). Le lion arrive pour le sauver lorsque la défaite semble inévitable et, comme à la fontaine, Yvain remporte la victoire en sauvant la vie à son lion. A la suite du combat, ses protestations contre le mariage avec la fille du sire soulignent son retour à la raison en ce qui concerne son devoir chevaleresque, et le lion représente de nouveau ce sens de devoir qui lui donne la force supérieure nécessaire pour vaincre et partir.

Dans la quatrième bataille, Yvain cherche à rester anonyme. Entre sa victoire au château de Pesme Aventure et le désarmement des deux

chevaliers à la suite de la décision d'Arthur en faveur de la soeur déshéritée, on ne parle du lion sauf pour expliquer son absence de ce dernier combat:

> seul a seul venoient andui,
> que del lyeon anblé se furent:
> si fu remés la ou il jurent. (5916-18)

Ce dernier combat représente l'échec total du chevalier errant ou arthurien, car Yvain, ayant écarté son lion volontiers, oublie à la fin sa responsabilité envers la pucelle en se déclarant vaincu devant Gauvain. Cependant, malgré tous ces efforts, sa nouvelle personnalité ne le quittera jamais: son lion vient le chercher et Yvain affirme, comme avant sa première aventure contre Harpin, que les deux sont inséparables:

> «Estez, fet mes sire Yvains, tuit.
> Por coi fuiez? Nus ne vos chace;
> ne doutez ja que mal vos face
> li lyeons que venir veez;
> de ce, s'il vos plest, me creez,
> qu'il est a moi, et je a lui;
> si somes conpaignon andui.» (6456-62)

Après le combat, il ne s'agit plus de réconcilier le besoin d'une vie personnelle avec l'idéal arthurien. Yvain comprend qu'il ne peut plus rester à la cour et décide de retourner à sa femme (6500-09). Dès qu'il se sent "gariz et sains (6518)", il s'en va à l'insu de tous, avec son lion:

Maintenant que mes sire Yvains
santi qu'il fu gariz et sains,
si s'an parti, que nus nel sot;
mes son lyeon avoec lui ot
qui onques en tote sa vie
ne volt lessier sa conpaignie.
Puis errerent tant que il virent
la fontainne; et plovoir i firent. (6517-24)

Yvain, guéri des blessures subies dans ce dernier combat est également guéri d'aspirations vis-à-vis de la cour d'Arthur, aspirations qu'il n'avait d'ailleurs jamais formulées d'une façon lucide. Le seul choix qui s'ouvre devant lui est de retourner à sa femme ou de mourir (6500-06). Il retourne à la fontaine avec l'intention d'obliger sa femme à se soumettre (6507-16). En revendiquant ainsi ses droits de mari, il indique qu'il n'est plus le même Yvain qui par son dernier départ laissait la décision à elle. Sa liaison avec le lion est telle qu'ils déclenchent la tempête ensemble. Lunete vient le chercher et tous les trois retournent au château de Laudine:

Ensi s'an vont parlant adés,
et li lyeons toz jorz aprés,
tant qu'au chastel vindrent tuit troi. (6707-9)

Le lion comme symbole de la personnalité où l'individualité d'Yvain ne peut fonctionner que lorsqu'Yvain est conscient d'un devoir personnel dicté par sa raison et sa conscience. Les attaches réciproques entre le chevalier et son lion proposent une conduite chevaleresque qui s'oppose nettement à celle des chevaliers arthuriens. La prouesse en tant que force physique se trouve lié maintenant au jugement du chevalier, jugement dont Yvain se sert en sauvant la vie au lion. La vraie courtoisie triomphe dans

ce même combat lorsqu'Yvain défend la bête "gentil et franche" (3371) et fait preuve désormais d'une courtoisie sincère tout autre que celle manifestée pendant sa querelle avec Keu (voir p.23). Le combat n'est plus honorable en soi car Yvain essaie de régler l'affaire de Lunete sans combat; il reconnaît en arrivant au château de Pesme Aventure que l'honneur ne l'oblige pas à y entrer; et il a honte (5582) pendant le combat contre les deux nétuns, sachant qu'il aurait pu l'éviter s'il n'avait pas voulu satisfaire sa folle curiosité. Dans le dernier combat on voit enfin que 'Dieu et le droit' auxquels Yvain a fait appel si souvant, sont carrément insuffisants si le chevalier n'engage pas à leur défense toute sa capacité d'homme raisonnable et responsable, c'est-à-dire sa personnalité entière. C'est uniquement par la force de sa personnalité que le chevalier puisse interpréter 'prouesse', 'courtoisie' et 'honneur' d'une façon utile et raisonnable selon le cas qui se présente.

Les notions abstraites de la cour arthurienne ainsi écartées comme inutiles au cas particulier, il n'existe plus de conflit entre le domaine chevaleresque et celui de l'amour. En se rendant à la fontaine avec son lion à la suite du combat final, Yvain ne fait plus de distinction entre le rôle du chevalier et celui du mari. C'est dans l'unité des deux rôles qu'il va établir sa femme comme sa responsabilité primordiale dans la vie. En l'obligeant à lui céder sa souveraineté, il s'écarte complètement des idées préconçues de la prouesse et de la courtoisie vis-à-vis d'une dame, et par là il regagne son bonheur perdu.

Le lion trouve sa contre-partie dans le personnage de Gauvain, qui est si conforme aux codes et aux formules de sa société qu'il perd la

capacité de mener une vie personnelle et responsable. Yvain, par contre, accepte à la fin son identité et ses responsabilités pour se créer une vie basée sur ses obligations comme chevalier et comme mari envers celle qu'il aime.



Chapitre V

CONCLUSION

Retour final à la fontaine

Quant anbedeus gariz les ot,
mes sire Yvains qui, sanz retor,
avoit son cuer mis en Amor,
vit bien que durer n'i porroit
et par Amor an fin morroit,
se sa dame n'avoit merci
de lui, qui se moroit ensi;
et panse qu'il se partiroit
toz seus de cort, et si iroit
a sa fontainne guerroier;
et s'i feroit tant foudroier,
et tant vanter, et tant plovoir,
que par force et par estovoir
li covanroit feire a lui pes,
ou il ne fineroit ja mes
de la fontainne tormanter,
et de plovoir, et de vanter. (6500-6516)

Yvain en retournant à sa femme est enfin convaincu que son seul but dans la vie est de redevenir le mari de celle qu'il aime. Sa décision d'attaquer la fontaine indique qu'il reconnaît enfin la nécessité de prendre l'initiative lui-même et d'agir, s'il doit reprendre ses responsabilités personnelles et garder son identité. Cette attaque représente son assaut sur ce qui forme la base de la notion de souveraineté gardée par sa femme: que son honneur demande la défense de sa fontaine par un chevalier voué à son service.

Depuis le départ du chevalier au lion à la suite de sa victoire sur les trois chevaliers, Laudine, qui était si contente de rétablir Lunete, n'est pas devenue moins dominatrice car Lunete ne peut pas accompagner la



demoiselle plus loin que l'endroit où Yvain l'avait quittée, de peur de vexer sa dame (4997-99). La tempête déclenchée par Yvain à son retour est la plus désastreuse de toutes et réussit enfin à rendre Laudine humble vis-à-vis de Lunete (6566-68). Lunete, toujours consciente de son obligation envers Yvain, et de l'amour de celui-ci pour Laudine (6649-51, 6690-99; 6603-4) propose à Laudine qu'elle se procure les services du chevalier au lion pour mettre fin à leurs ennuis. Laudine met son entière confiance en Lunete, en reconnaissant comme au début qu'aucun de ses barons ne puisse l'aider (6583-91). Elle semble être retournée au jugement relativement sain qu'elle possédait au début à l'égard de sa servante et de ses gens. Lunete, en lui proposant le chevalier au lion, avertit qu'il faut d'abord le réconcilier avec "sa dame" (6596-6604), et elle insiste sur un serment formellement juré car

> Je ne voel pas qu'aprés demain[1]
> m'an metoiz sus ne ce ne quoi;
> que vos n'an feites rien por moi.
> Por vos meïsmes le feroiz! (6630-33)

Lunete cherche à mettre toute la responsabilité carrément sur Laudine, qui jure alors de faire tout ce qu'elle peut pour rendre au chevalier l'amour de sa dame (6642-48). Lunete, s'en allant à la recherche du chevalier est tout étonnée de le trouver si près. Yvain de son côté est étonné qu'elle le cherche. Il ne pensait donc pas à une réconciliation si vite accomplie. Mais ce n'est pas Yvain que cherche Lunete, c'est le chevalier au lion, et comme tel il retrouve sa dame et tombe "trestoz armez" (6721) à ses pieds. C'est le chevalier qui se rend entièrement à celle qu'il aime et qui se met volontiers à son service. Lorsque Laudine, sur la demande de Lunete, le

relève toujours sans le reconnaître, Lunete lui dit la vérité:

einz n'eüstes ne ja n'avroiz
si boen ami come cestui.
Dex, qui vialt qu'antre vos et lui
ait boene pes et boene amor
tel que ja ne faille a nul jor,
le m'a hui fet si pres trover.
Ja a la verité prover
n'i covient autre rescondire;
dame, pardonez li vostre ire,
que il n'a dame autre que vos:
c'est mes sire Yvains, vostre espos.» (6738-48)

Laudine n'a jamais eu, ni n'aura jamais d'ami si fidèle que lui. Dieu veut qu'ils s'aiment à jamais. Il est Yvain, son mari. Ainsi Lunete oblige Laudine à reconnaître Yvain uniquement en tant que mari.

Laudine ne peut se soumettre sans faire semblant de protester: elle dit que c'est son horreur du parjure qui lui fait se rendre. Lunete a bien su la prendre, car l'orgueil et la volonté de cette femme étaient telles que seul un serment juré sur des reliques lui permettrait de reprendre sa promesse de changer son amour en haine si Yvain ne lui obéissait pas. Yvain lui demande le pardon qu'elle ne peut maintenant refuser, et il répète l'idée établie dès le début, que son départ, c'est-à-dire son désir de suivre le code arthurien, était une folie (6770-79). La haine et l'orgueil de Laudine sont vaincus lorsqu'elle accepte de reprendre en tant que mari celui qu'elle aimait (6780-84). Elle ne le considère plus comme un bon chevalier quelconque à son service. On remarque qu'elle ne lui demande pas, comme au début, s'il s'occupera de la défense de la fontaine: elle lui cède sans chercher à imposer des conditions.

Par sa décision de retourner pour toujours à sa femme et d'attaquer sa fontaine jusqu'à ce qu'elle cède, Yvain quitte à jamais les critères arthuriens au sujet de l'honneur chevaleresque. Laudine de son côté est obligée d'abandonner sa souveraineté de femme et de suzeraine, c'est-à-dire sa propre notion de l'honneur, afin d'accomplir sa promesse de se vouer à l'amour qui les unit. Les derniers vers du poème justifient entièrement la décision prise par Yvain de revendiquer ses droits et ses responsabilités de mari par l'attaque ouverte contre l'idée de souveraineté de sa femme, car les deux époux regagnent à la fin le bonheur qu'ils cherchaient depuis le début. C'est la preuve finale qu'on ne peut régler sa vie qu'en se servant de moyens raisonnables selon la situation qui se présente.

L'amour et la haine

Le code arthurien est décrit dans le roman tantôt comme puérile tantôt comme franchement dangereux. Le danger latent de ce code est souligné dans un long passage (5992-6099) qui précède le combat entre Yvain et Gauvain, dans lequel on parle de l'Amour et la Haine, personnifiés comme deux soeurs qui habitent la même maison. Au début, ce passage annonce que les deux amis ne se seraient pas battus s'ils s'étaient reconnus. Mais dans les circonstances d'un duel judiciaire cet amour est changé en haine et les deux chevaliers, si fidèles amis qu'ils soient, chercheront à se tuer. On peut trouver l'Amour et la Haine ensemble sans qu'ils se battent

puisqu'ils sont tous les deux aveugles. La Haine cherche à tourner ceux qui s'aiment l'un contre l'autre et l'Amour ne défend pas ceux qui lui appartiennent, étant incapable de reconnaître ses amis:

li anemi sont cil meïsme
qui s'antr'ement d'amor saintime;
qu'amors qui n'est fause ne fainte
est precieuse chose, et sainte.
Si est Amors asez trop glote,[2]
et Haïne n'i revoit gote;
qu'Amors deffandre lor deüst,
se ele les reconeüst,
que li uns l'autre n'adesast
ne feïst rien qui li grevast.
Por ce est Amors avuglee
et desconfite et desjuglee
que cez qui tuit sont suen par droit
ne reconuist, et si les voit.
Et Haïne dire ne set
por coi li uns d'ax l'autre het,
ses vialt feire mesler a tort,
si het li uns l'autre de mort. (6043-60)

Les vers cités reflètent non seulement ce qui se passe entre Gauvain et Yvain, mais aussi ce qui se passe entre Laudine et Yvain d'un côté, et Laudine et Lunete de l'autre.

Dans le cas de Gauvain et Yvain, les deux deviennent de mortels ennemis parce qu'ils sont devenus anonymes, donc incapables de se reconnaître. Sous cet anonyme l'amour n'est pas possible, mais la 'haine' nécessaire au duel judiciaire peut naître, une haine qui "dire ne set / por coi li uns d'ax l'autre het (6057-8)". La haine n'est donc pas une force raisonnable et résulte de l'anéantissement de cette individualité qui aurait permis aux chevaliers de se reconnaître comme personnalités et non comme instruments de combat.

Laudine ne reconnaît ni son mari ni la loyauté de Lunete à cause de la haine déraisonnable qui l'obsède. Au moment du premier duel judiciaire elle ne peut plus distinguer entre ses amis et les ennemis dont elle se trouve entourée. Son sénéchal est "uns fel, uns traïtres mortax" (3662), qui est si peu courageux qu'il n'ose pas entreprendre la défense de la fontaine. Il n'ose même pas combattre le défenseur de Lunete sans l'aide de ses deux frères. Les femmes qui prient Yvain de sauver Lunete n'agissent que pour des raisons égoïstes (4360-78); elles s'occupent de leur propre bien-être auquel Lunete pourvoyait, et non pas de Lunete elle-même.

Il y a un parallèle entre Laudine aveuglée par la haine au point de se fier à son sénéchal si peu courtois et preux, et Arthur qui reste aveugle aux défauts de son sénéchal Keu, non par haine mais par simple étourderie. Laudine se laisse mener par son sénéchal tout comme Arthur par Keu. Arthur risque la vie de sa femme et de son meilleur et plus fidèle chevalier en confiant Guenièvre à la protection de Keu. Laudine aurait vu mourir la seule personne vraiment loyale de son entourage à cause d'avoir écouté les conseils de son sénéchal. Dans les deux cas, les deux souverains auraient pu éviter le désastre qui a failli survenir, s'ils avaient voulu faire l'effort nécessaire pour réfléchir aux résultats de leurs actions et exercer leur souveraineté raisonnablement en reconnaissant la valeur individuelle de leurs serviteurs.

Les deux souverains acceptent sans question le moyen du duel judiciaire, tandis qu'il est évident que celui qui remporte la victoire fait preuve uniquement de sa force supérieure. Les trois chevaliers de

Laudine ont confiance que, trois contre un, ils ne peuvent pas perdre le duel et ils accusent le défenseur de Lunete de manquer de sagesse, lorsqu'il veut entreprendre un combat si inégal uniquement à cause de sa confiance en l'innocence de la jeune femme:

> Molt est po sages qui encharge,
> por ta parole, si grant fes;
> molt est li chevaliers malvés
> qui venuz est morir por toi,
> qu'il est seus et nos somes troi; (4410-14)

Les deux soeurs cherchent le chevalier le plus preux de leur connaissance et l'aînée qui obtient les services du meilleur chevalier du royaume est confiante que son tort deviendra son droit par la victoire de Gauvain:

> Mes molt petit au cuer li toche
> qu'ele cuide que l'en ne truisse
> nul chevalier qui sofrir puisse
> mon seignor Gauvain an estor.
> N'il n'i avoit que un seul jor
> de la quinzainne a parvenir;
> la querele tot sanz mantir
> eüst desresnié quitement
> par reison et par jugemant
> se cil seus jorz fust trespassez. (5844-53)

Ceux qui regardent ce dernier combat se rendent compte enfin que le duel ne prouve rien car il reste égal malgré le droit reconnu de la jeune soeur. Ils disent:

> «Ne se conbatent mie a geus,
> einz le font asez trop a certes.
> Les merites, et les desertes,
> ne lor an seront ja rendues.» (6154-57)

Gauvain, Yvain, Laudine et Arthur sont les seuls à croire à ce moyen d'arriver à une décision juste, car en se tenant à cette idée ils peuvent

renier leurs responsabilités personnelles. Ils deviennent tous anonymes dans la mesure où ils refusent d'imposer à la situation une solution personnelle. Le duel judiciaire devient ainsi l'exemple suprême de la folie d'une société devenue irresponsable et, par conséquent, dangereuse pour ceux qui ne peuvent pas se défendre.

Une société à laquelle les souverains refusent de donner un exemple de conduite responsable en reconnaissant leurs amis et ceux qu'ils doivent protéger est réduite à suivre un code de 'chacun pour soi'. Les femmes de Laudine l'avouent franchement:

> Ja de ce n'iert parole feite
> que nus n'est mes frans ne cortois,
> einz demande chascuns einçois
> por lui, que por autrui ne fait
> sanz ce que nul mestier en ait.» (4374-78)

Au milieu de telles conditions, le roman développe le thème de la nécessité où se trouvent les hommes de s'entr'aider. L'idée de l'aide réciproque passe du niveau matériel et impersonnel au niveau spirituel et personnel pour indiquer à la fin la nécessité primordiale d'aider ceux avec qui on a établi des liens par amitié ou par amour en reconnaissant leurs qualités individuelles. Dans tout le roman, seule Lunete fait preuve dans toutes ses actions d'un bon sens et d'une générosité envers ses semblables que ne montre de façon continue aucun autre personnage du roman. Elle n'agit jamais par égoïsme et elle ne se laisse jamais aveugler par ses loyautés, uniquement à cause du bons sens qui ne la quitte jamais. Elle semble représenter une norme équilibrée que pourrait atteindre n'importe qui, et crée un contraste avec tous ceux qui se perdent et

deviennent ainsi totalement inutiles à leur société, à force de poursuivre des idéals sublimes qui n'ont rien à faire avec la condition humaine.

Le thème essentiel du roman se trouve alors dans le passage au sujet de l'Amour de la Haine. L'amour ne peut fonctionner que dans une société où les hommes sont libres de reconnaître la valeur de la personnalité individuelle et d'établir librement des rapports personnels. Cette liberté seule peut permettre chez l'homme le développement de la raison et de la conscience qui, à leur tour, lui permettront d'être responsable de ses actions. C'est alors que l'Amour peut 'reconnaître ses amis' et les défendre contre les forces déraisonnables et irresponsables de la Haine. Dans ces contextes, 'l'amour' prend un sens plus large pour comprendre tout sentiment capable de lier ensemble de manière utile les diverses personnalités d'une société. Il ne peut pas survivre dans la société arthurienne où la négation de la personnalité individuelle, et donc de la raison et de la conscience, crée une attitude irresponsable qui tend plutôt à disloquer les rapports entre les hommes.

Le conflit essentiel du roman se trouve donc entre l'anonymat demandé par les idéals abstraits de la société arthurienne et la personnalité d'Yvain. Celui-ci, comme le chevalier au lion, réussit enfin à se libérer des idéals stériles de sa société pour se créer sa propre vie et son propre bonheur. Ni lui ni Laudine ne comprennent tout à fait lucidement ce qui a failli détruire leur mariage, mais ils arrivent à la fin à une solution basée sur l'amour qui existe entr'eux,

et c'est cette solution individuelle qui rend possible leur bonheur conjugal.

Les deux époux n'ont pu satisfaire leur besoin d'une vie personnelle sans s'écarter du monde arthurien, ce monde qui prétendait au début représenter la société idéale et une norme qui faisait contraste avec le monde de la fontaine, monde enveloppé de mystère et de merveille. A la fin du roman c'est plutôt la cour arthurienne qui a l'air chimérique d'un idéalisme dépourvu de sagesse, tandis que seul le monde de la fontaine fait preuve du bon sens nécessaire pour créer une petite société utile, raisonnable et heureux.[3]

*

RÉFÉRENCES

Chapitre I

1. Jean Frappier, Chrétien de Troyes; l'Homme et l'Oeuvre, Collection Connaissance des Lettres, Hatier-Boivin: Paris, 1957, pp. 148, 168.

2. Myrra Lot-Borodine, La femme et l'amour dans l'oeuvre de Chrétien de Troyes, Picard: Paris, 1909, p. 237.

3. Gustave Cohen, Chrétien de Troyes et son Oeuvre, L. Rodstein: Paris, 1948, p. 356.

4. E. Reiss, "The Hero as Warrior and Lover; An approach to the theme of Chrétien's Erec and Yvain," BBSIA, XV (1963), 144.

5. Albert Pauphilet, Le Legs du Moyen Age, Librairie d'Argences: Melun, 1950, pp. 162-64.

6. Süheylâ Bayrav, Symbolisme médiéval; Béroul, Marie, Chrétien, Presses Universitaires de France: Paris, 1957, pp. 89-90, 102, 124.

7. Reto R. Bezzola, Le Sens de l'aventure et de l'amour; Chrétien de Troyes, La Jeune Parque: Paris, 1947, p. 81.

8. Alfred Adler, "Sovereignty in Chrétien's Yvain," PMLA, XLII (1947), 283-84.

9. ibid., pp. 305, 293.

10. Charles Moorman, "Chrétien's Knights: the Uses of Love," Southern Quarterly, I (1962-63), 251.

11. Mario Roques, éd., Les Romans de Chrétien de Troyes, t. IV, Le Chevalier au Lion, Librairie Ancienne Honoré Champion: Paris, 1960, p. xii. [L'édition de base de cette thèse]

12. ibid., p. xiii.

13. J.H. Reason, An Inquiry into the Structural Style and Originality of Chrétien's Yvain, The Catholic University of America Press: Washington, 1958, p. 31.

14. Roques, éd., préface, p. xiii.

15. F.L. Critchlow, The Arthurian Kingship in Chrétien de Troyes, Princeton, N.J., 1912, pp. 8, 10.

16. W.A. Nitze, "The Character of Gauvain in the Romances of Chrétien de Troyes," Modern Philology, L (1952-53), 222.

17. ibid., p. 223.

18. Frappier, Chrétien de Troyes..., p. 228.

19. ibid., p. 219.

20. Roques, éd., préface, p. xii.

21. Reason, An Inquiry..., p. 34.

22. Julian Harris, "The Rôle of the Lion in Chrétien de Troyes' Yvain," PMLA, LXIV (1949), 1145-46, 1150-51.

23. ibid., p. 1158.

24. Roques, éd., préface, p. x.

25. ibid., p. xii.

26. ibid., p. xi.

27. Reason, An Inquiry..., pp. 39-41.

28. ibid., pp. 37-38.

29. ibid., p. 40.

30. Harris, "The Rôle of the Lion...," p. 1161.

31. ibid.,

32. ibid.

33. Cf. Frappier, Chrétien de Troyes..., pp. 211-12 et, à la page 168: "Ainsi le sen de son roman possède l'unité souhaitable."

Chapitre II

1. M. Adler, en discutant la victoire d'Yvain sur Esclados ("Sovereignty in Chrétien's Yvain," pp. 304-05), conclut:

> Yvain's adventure which is an enlarged replica of Calogrenant's experience, may, therefore, well be expected to set forth humilitas, foreshadowed as its practice had been in the Introduction.

Mais il a déjà remarqué que la première visite d'Yvain à la fontaine "was motivated by pride" (p. 285). Cependant, M. Adler insiste qu'Yvain

se distingue des autres chevaliers arthuriens en ce qu'il écoute le récit de Calogrenant non seulement avec l'oreille mais aussi avec le coeur. (voir la note p. 305)

2. La tradition celte donnerait au monde de la fontaine et à tous les personnages qui s'y trouvent un caractère surnaturel dont Chrétien ne garde que les éléments qui avancent son histoire. La situation qu'il crée, développe et résoud reste une situation humaine en toute sa complexité. Notre thèse l'interprète selon le texte en évitant la tentation d'y appliquer une interprétation des sources celtes ou autres. L'étude des sources, quoique souvent intéressante, risque de mener à des speculations sans solution sur ce que Chrétien aurait pu comprendre des données dont il se servait pour créer son oeuvre littéraire selon son idée à lui. Pour une étude compréhensive des sources celtes, voir Loomis, R.S., Celtic Myth and Arthurian Romance, Columbia University Press: New York, 1927 et Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes, Columbia University Press: New York, 1952.

3. Cf. Alexandre Micha, éd., Les Romans de Chrétien de Troyes, t. II, Cligés, Librairie Ancienne Honoré Champion: Paris, 1957, vv. 450-55, 469-88, 684-93.

Chapitre III

1. Frappier, Chrétien de Troyes..., p. 154; Bayrav, Symbolisme médiéval, p. 99; Reason, An Inquiry..., p. 38; Roques, éd., préface, p. viii; Harris, "The Rôle of the Lion...," p. 1147.

2. A l'égard de l'épisode de la dame de Noiroison, M. Bayrav, après avoir remarqué que l'hermite aidait Yvain "matériellement et spirituellement," ajoute:

> Malgré cette aide, Yvain est tombé dans un état de grande faiblesse, quand une châtelaine le recontre et le reconnaît. Prise de pitié, elle le guérit avec un onguent magique, l'habille, le nourrit, lui procure des armes. Le héros retrouve bientôt ses forces. Alors commence sa vie aventureuse. Yvain...deviendra compatissant, généreux et surtout humble. (pp. 123-24)

Le même critique dit ailleurs:

> Yvain en luttant contre le comte Allier, combat, sans doute, la cupidité, le grossier et brutal désir amoureux, mais il paye en même temps une dette de reconnaissance à celle qui l'a guéri, même s'il ne se rend pas très bien compte des étapes de sa maladie et de sa guérison. (p. 101)

M. Adler ("Sovereignty in Chrétien's Yvain.") en dit:

> Although the figure of the frightened hermit seems well placed to put before Yvain the lesson of Nosce te ipsum, Yvain still fails to understand. The cure of his madness by the dame de Noiroison in the episode which follows that of the hermit, seems the example for a pseudo-cure, a shortcut, just as his marriage had been a shortcut, a pseudo-solution to the problem of true love. The fact that after his cure, he attempts to commit suicide at the fountain (vss. 3511 ff.), should furnish sufficient evidence that her curative balm has failed to make him guariz et sains. Just as his status as a lover had been that of the slave of a fairy mistress, the cure given to him is that administered by a fairy. The fairy character of the lady of Noiroison is clear.... (p. 295)

Il justifie cette dernière phrase par des sources et par une référence à Morgue la sage.

C'est M. Roques dans sa préface qui présente l'interpretation généralement acceptée:

> Yvain, revenu à la raison, ne paraît pas croire qu'il puisse chercher à reconquérir son épouse. Il semble qu'il ait pris conscience de la nécessité, pour en obtenir son pardon, d'une sorte de réhabilitation supérieure. Il va, en effet, dès ce moment, mettre sa valeur au service des déshérités, surtout des femmes malheureuses et persécutées. Pour commencer, il apporte le concours de sa vaillance à la dame de Noiroison.(p. viii)

MM. Bayrav et Adler s'éloignent du texte, tandis que tous les trois négligent de remarquer que cet épisode se distingue de tous les autres par l'absence totale de références qui indiqueraient ce que pense le héros. Dans les autres épisodes, les pensées d'Yvain nous sont découvertes par ses propres paroles ou par l'intermédiaire du narrateur.

3. M. Harris ("The Rôle of the Lion") considère le lion comme le symbole du Christ et il interprète la décision d'Yvain comme "a sort of sporting decision." (p. 1148) Il faut ajouter l'explication de M. Cohen (Chrétien de Troyes):

> Le héros se demande un instant ce qu'il faut faire, mais son hésitation est de courte durée. S'inspirant de la symbolique élémentaire des Bestiaires, qui est restée sur ce point, celle de nos poètes modernes, Hugo par exemple, il secourt la bête gentille et noble et s'attaquera à la venimeuse et à la félonne. (p. 328)

Chapitre IV

1. Il est curieux que M. Harris ("The Rôle of the Lion," p. 1150)trouve qu'Yvain n'a aucun doute au sujet de son victoire: "He has of course no doubt about being able to kill the giant."

2. M. Adler ("Sovereignty in Chrétien's Yvain," p. 294) et d'autres qui croient cette raison valable feraient bien de comparer l'arrivée d'Yvain ici avec celle chez le beau-frère de Gauvain lorsqu'Yvain refuse d'entrer sans son lion. Si l'on n'avait pas accordé l'entrée à tous les deux, Yvain aurait été obligé soit de rester dehors comme il venait de faire pendant deux semaines, soit de trouver un logement encore plus éloigné de la fontaine, tandis qu'ici il peut toujours s'avancer sur la route vers la cour.

3. Dans l'édition Roques, on trouve la leçon suivante:

   - Dame, fet il, Dex le vos mire!
   mes mes fins cuers leanz me tire:
   si ferai ce que mes cuers vialt. (5169-71)

   tandis que dans l'édition Foerster on trouve la leçon "fos cuers" (5176) trouvée dans tous les manuscrits excepté C et qui s'accorde mieux avec le sens du passage.

4. Cette citation devrait rectifier l'idée de M. Harris ("The Rôle of the Lion," p. 1158) et de M. Roques (préface, p. xi) qu'Yvain accepte volontiers la défense des trois cents demoiselles, d'autant plus que le sire du château parle uniquement de sa fille et de ses biens sans dire un mot au sujet des malheureuses demoiselles et qu'Yvain répond à la fin:

   - Donc, m'i covient il tote voie
   conbatre, maleoit gré mien;... (5500-01)

5. En général, la critique considère le lion comme une sorte de rehaussement de la valeur chevaleresque du héros, mais toujours en termes arthuriens. M. Harris ("The Rôle of the Lion," p. 1148) et M. Bayrav (Symbolisme médiéval, p. 125) voient le lion comme un symbole du Christ. M. Roques (préface, p. ix) le trouve "symbolique de la vertu du souvenir," et, avec mme Lot-Borodine (La Femme et l'amour..., p. 224) symbolique de la fidelité. M. Adler ("Sovereignty in Chrétien's Yvain," p. 297) trouve dans le lion "a common denominator for Yvain's opponents," et il continue:

   ...the presence of the lion is, so to speak, mental hygiene for the man who needs to integrate within himself the conflicting tendencies of his own nature.

6. Cf. Harris, "The Rôle of the Lion," p. 1151:

   At the giant's insistance, Yvain shuts up the lion before the combat begins; however, when the giant appears to be getting the better of Yvain, the noble beast manages to come to the rescue in spite of man-made walls and doors.

Evidemment, M. Harris confond l'épisode d'Harpin avec celui au château de Pesme Aventure. Voir vv. 4158-63 et 5520-63.

7. D'après tous les manuscrits sauf A et H (copie de Guiot), Foerster écrit "eideront" et "seront" aux vv. 4327-28 (vv. 4333-34 éd. de Foerster), ce qui semble juste, vue la pluralité du sujet ("Dex et droiz"). Aussi Foerster ne fait aucune mention d'un "il" au v. 4327 (v. 4333, éd. Foerster) dans la copie de Guiot. C'est peut-être une erreur de la part de M. Roques. Foerster donne donc:

Que Deus et droiz li eideront
Qui a sa partie seront....

Chapitre V

1. Le point-virgule de l'édition Foerster (v. 6641) semble plus juste.

2. Foerster écrit: "Ci est Amors avugle tote" (v. 6053) Le mot "glote" (<glouton) n'a aucun sens ici, surtout vu l'emploi de l'adjectif "avuglée" au v. 6053. "Glote" ne se trouve que dans la copie de Guiot.

3. On trouve dans le poème plusieurs références à un "droit chemin"(parfois "droite voie") souvent intercalées avec l'idée de tourner "à droit" ou d'aller "tout droit"(vv. 178-79, 376, 2315, 3778, 4310-11, 4857-65, 4929-32, 4979-81, 5022, et le v. 6719 de l'édition Foerster, ms. G seulement). M. Bayrav y trouve "une signification morale" qu'il n'explique pas (Symbolisme Médiéval, p. 219) et M. Harris, en soulevant quelques-unes par rapport à la demoiselle qui cherche Yvain, prétend qu'elles prêtent un ton profondément religieux à la quête de la jeune femme ("The Rôle of the Lion," pp. 1156-57). Il est curieux de noter, sans qu'on puisse en tirer système que le "droit chemin" mène toujours au pays de la fontaine ou vers le chevalier au lion. Calogrenant tourne à droite pour trouver le vavasseur et ensuite le vilain qui lui indique la "droite voie" à la fontaine. Yvain suit le "droit chemin" au château de Laudine après avoir vaincu l'orgueilleux Keu. Après sa renaissance il suit la "droite voie" vers la défense de Lunete, ne s'arrêtant que lorsqu'il trouve les parents de Gauvain en danger. Après avoir sauvé Lunete, il continue son chemin poursuivi par la demoiselle qui va elle-même tout "droit". Elle trouve Yvain sur le droit chemin que les parents de Gauvain lui ont indiqué. A l'exception de Calogrenant, ceux qui suivent le droit chemin cherchent à s'acquitter d'un devoir: Yvain retourne à sa femme ou va sauver Lunete, ou il quitte Laudine une seconde fois afin de préserver sa propre indentité lorsqu'il trouve cette femme toujours intransigeante; la jeune demoiselle s'acquitte d'une obligation vers son amie, la jeune soeur déshéritée. L'emploi de ces locutions s'accorde, donc, bien que d'une façon assez décousue avec notre interprétation du thème du roman en ce qui concerne les engagements qui proviennent d'un sens de devoir personnel.

*

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Articles

Adler, Alfred, "Sovereignty in Chrétien's Yvain," PMLA, XLII (1947), 281-305.

Bloomfield, Morton, "Symbolism in Medieval Literature," Modern Philology, LVI (1958), 73-81.

Brown, A.C.L., "The Knight of the Lion," PMLA, XX (1905), 673-706.

____________, "Chrétien's Yvain," Modern Philology, IX (1911-12), 109-28.

Brugger, Ernst, "Yvain and his Lion," Modern Philology, XXXVIII (1940-41), 267-87.

Cohen, Gustave, "Le Duel judiciaire chez Chrétien de Troyes," Annales de l'Université de Paris, VIII (1933), 510-27.

Harris, Julian, "The Rôle of the Lion in Chrétien de Troyes' Yvain," PMLA, LXIV (1949), 1143-63.

Hofer, Stefan, "Zum Yvain," Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LX (1937), 451-55.

Johnston, O.M., "The Fountain Episode in Chrétien de Troyes' Yvain," Transactions and Proceedings of the American Philological Society, XXXIII (1902), lxxxiii-lxxxiv.

____________, "The Episode of Yvain, the Lion and the Serpent in Chrétien de Troyes," ZfSL, XXXI (1907), 157-66.

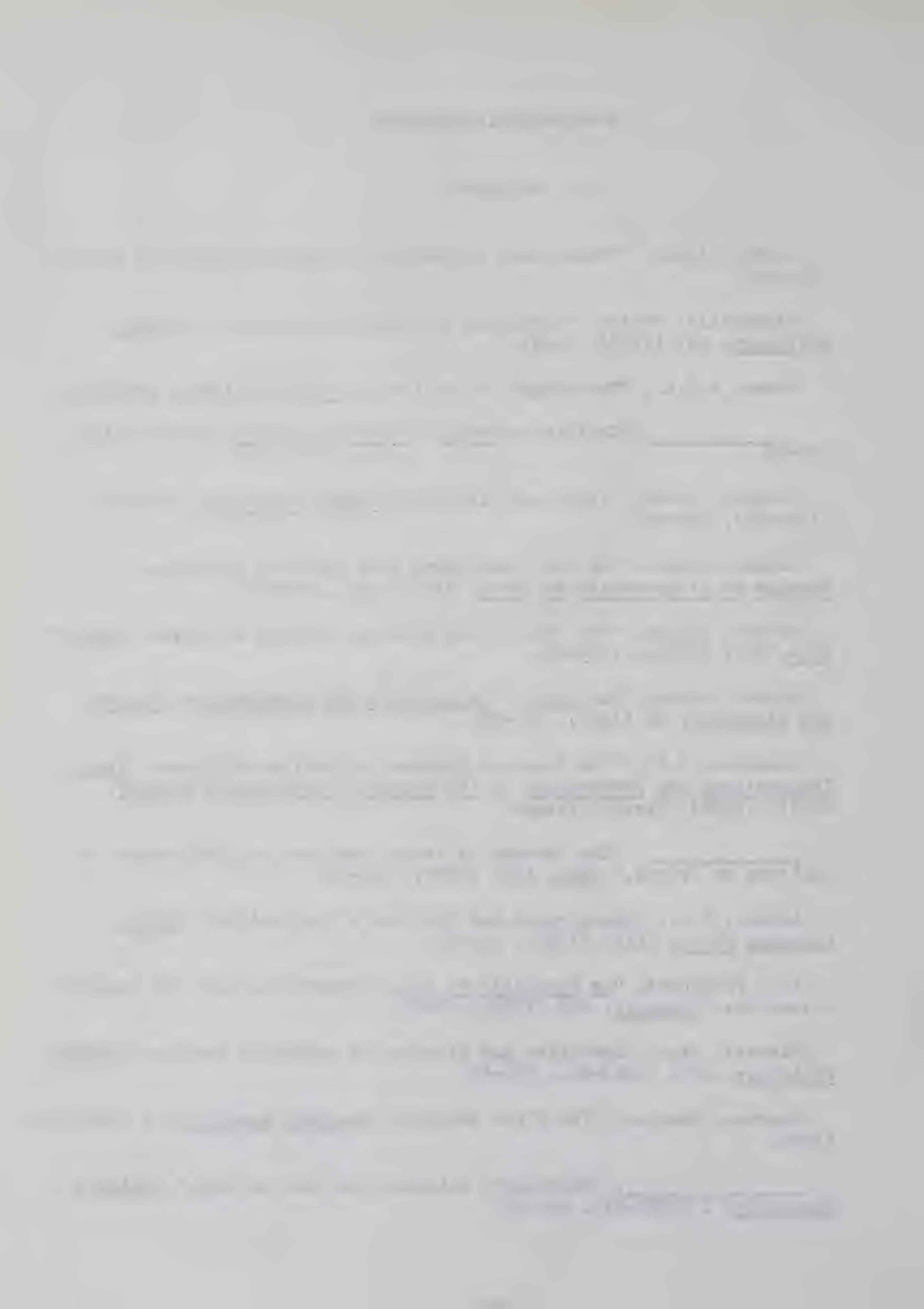
Loomis, R.S., "Calogrenant and Chrétien's Originality," Modern Language Notes, XLIII (1928), 215-22.

Lot, Ferdinand, "Le Chevalier au Lion; Comparaison avec une légende irlandaise," Romania, XXI (1892), 67-71.

Misrahi, Jean, "Symbolism and Allegory in Arthurian Romance," Romance Philology, XVII (1963-64), 555-67.

Moorman, Charles, "The First Knights," Southern Quarterly, I (1962-63), 13-26.

____________, "Chrétien's Knights: the Uses of Love," Southern Quarterly, I (1962-63), 247-72.



Newstead, Helaine, "The beseiged ladies in Arthurian Romances," PMLA, LXIII (1948), 802-30.

Nitze, W.A., "The Fountain Defended," Modern Philology, VII (1909-10), 145-64.

__________, "'Sans et matiere' dans les oeuvres de Chrétien de Troyes," Romania, XLIV (1915-17), 14-36.

__________, "The character of Gauvain in the Romances of Chrétien de Troyes," Modern Philology, L (1952-53), 219-25.

__________, "Yvain and the Myth of the Fountain," Speculum, XXX (1955), 170-79.

Reiss, E., "The Hero as Warrior and Lover; An Approach to the Theme of Chrétien's Erec and Yvain," BBSIA, XV (1963), 144.

Rösler, Margarete, "Die 'Fontainne perilleuse' in Chrestiens Yvain," ZfSL, LVIII (1934), 232-35.

Woods, Wm. S., "The Plot Structure in Four Romances of Chrétien de Troyes," Studies in Philology, L (1953), 1-15.

Livres

Bayrav, Süheylâ. Symbolisme Médiéval; Béroul, Marie, Chrétien. Presses Universitaires de France: Paris, 1957.

Bezzola, Reto R. Le sens de l'aventure et de l'amour; Chrétien de Troyes. La Jeune Parque: Paris, 1947.

__________. Les Origines et la formation de la littérature courtoise en occident. Librairie Honoré Champion: Paris, première partie 1958, deuxième partie 1960.

Bruce, J.D. The Evolution of the Arthurian Romance from the Beginnings down to the Year 1300. The Johns Hopkins Press: Baltimore, 1923.

Cohen, Gustave. Chrétien de Troyes et son oeuvre. L. Rodstein: Paris, 1948.

Critchlow, F.L. The Arthurian Kingship in Chrétien de Troyes. Princeton, N.J., 1912.

Foerster, Wendelin. Christian von Troyes Sämtliche Werke. Vol. II, Der Löwenritter (Yvain). Max Niemeyer: Halle, 1887.

Foerster, Wendelin. Wörterbuch zu Kristian von Troyes Sämtlichen Werken. Nouv. éd. par Hermann Breuer. Max Niemeyer: Halle, 1960.

Frappier, Jean. Chrétien de Troyes; l'homme et l'oeuvre. Collection Connaissance des Lettres 50. Hatier-Boivin: Paris, 1957.

Hofer, Stefan. Chrétien de Troyes. Hermann Böhlaus Nachf: Graz-Kölen, 1954.

Loomis, R.S. Celtic Myth and Arthurian Romance. Columbia University Press: New York, 1927.

__________. Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes. Columbia University Press: New York, 1949.

__________, éd. Arthurian Literature in the Middle Ages: a collaborative history. Clarendon Press: Oxford, 1959.

__________. The Development of Arthurian Romance. Hutchinson: London, 1963.

Lot-Borodine, Myrra. La Femme et l'amour dans l'oeuvre de Chrétien de Troyes. Picard: Paris, 1909.

______________. De l'amour profane à l'amour sacré. Nizet: Paris, 1961.

Micha, Alexandre, éd. Les Romans de Chrétien de Troyes, éd. par Mario Roques. Vol. II, Cligés. Librairie Ancienne Honoré Champion: Paris, 1957.

Pauphilet, Albert. Le Legs du Moyen Age. Librairie d'Argences: Melun, 1950.

Reason, J.H. An Inquiry into the Structural Style and Originality of Chrestien's Yvain. The Catholic University of America Press: Washington, 1958.

Robson, C.A. "The Technique of Symmetrical Composition in Medieval Narrative Poetry" dans Studies in Medieval French presented to Alfred Ewert. Clarendon Press: Oxford, 1961.

Roques, Mario. Les Romans de Chrétien de Troyes éd. par Mario Roques. Vol. IV, Le Chevalier au Lion. Librairie Ancienne Honoré Champion: Paris, 1960.

Zimmer, Heinrich. The King and the Corpse. Bollingen Series XI. Pantheon Books: New York, 1948.

*